

Nouvelles

Air Maroc

ءاوهلا كورام

Philippe Groult



HYPALLAGE
EDITIONS

Philippe Groult

AIR MAROC
(Nouvelles)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 11 septembre 2015
Prix : 6,86 €

© 2015 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-131-5

Sommaire

<u>Mentions légales</u>	03
<u>La nuit du destin</u>	05
<u>L'Apparition</u>	20
<u>L'Arnaque</u>	47
<u>L'appartement de passe</u>	66
<u>J'ai deux amours !</u>	70
<u>L'Élue</u>	79
<u>Orly, la séparation</u>	90
<u>Vive les rois</u>	96
<u>Titou</u>	103
<u>Le Maître</u>	108
<u>Édith et Marcel</u>	115
<u>Chipeaux</u>	129

La nuit du destin

Raymond se regarde une dernière fois dans la glace de son *dressing*. Parfait On se doit d'être impeccable quand on se prépare à mourir !

Il éteint la lumière de la chambre, son écharpe de soie blanche se prend un peu dans la porte lorsqu'il la referme. Ce n'est pas bon signe murmure-t-il intérieurement.

Raymond attrape le trousseau de clés de son Opel Commodore, gros bahut germanique qui pose le personnage, habitué à diriger son personnel et sa vie.

Diriger une vingtaine d'hommes, dans une fabrique de caissettes destinées à l'exportation des tomates et des agrumes, lui semble plus facile que gérer un foyer avec femme et enfant.

Maintenant, Raymond sait qu'il a tout raté. Son ménage, devenu par sa faute un lieu d'affrontements permanents à cause de son caractère entier. Sa société qui périclité, il est devenu incapable de réagir. Son entourage le fuit à cause de son comportement exécrationnel.

Que n'a-t-il pas écouté ce jeune Marocain, qu'il avait recruté deux ans auparavant, à sa sortie de Sup de Co Paris ? Il le savait pourtant compétent puisqu'il l'avait engagé après un simple entretien au cours duquel Rachid s'était montré brillant, connaissant bien la partie. De plus, son père était un grand pont de l'OCP, l'Office chérifien des phosphates, et qu'avec de pareils appuis, il était toujours au courant des dernières lois en préparation au Gouvernement. Ne dit-on pas que le PDG de l'OCP est le Vice-Roi du Maroc ? Mais voilà,

un vieux fonds de xénophobie l'empêchait de donner suite aux propositions de son jeune directeur du marketing.

Quel gâchis tout de même ! Quelle idée de prendre exactement le contre-pied permanent de ce cadre supérieur particulièrement performant ! Mais voilà, Raymond devint dépressif depuis qu'un jour, quelques années plus tôt, il avait accompagné au cimetière son fils aîné qui venait de se suicider dans une chambre d'hôtel avec sa femme. Celle qu'il n'avait jamais pu accepter comme belle-fille pour la simple raison qu'elle avait vécue, comme le font maintenant les jeunes femmes libérées. Ne disait-on pas qu'elle avait même eu une liaison homosexuelle ? Le diable féminin en quelque sorte ! Les deux jeunes gens se sont endormis dans une chambre d'un hôtel d'une station de sport d'hiver, le Mischliffen dans le massif du J'bel-Hebri, après avoir avalé chacun un tube de barbituriques. Une histoire banale à pleurer aurait chanté la grande Édith. Ils s'en sont allés en même temps, les amoureux, à cause de la bêtise d'un vieil entêté.

Mais Raymond n'exprimait pas sa tristesse. Pourtant, il avait bien compris que son épouse, Marie-Louise, lui en voulait pour cette manifestation d'intolérance. Lui qui disait toujours que : « La tolérance, il y a des maisons pour ça. »

Le voilà bien pris au piège de ses a priori !

Déjà marquée par le comportement de son mari, qui en permanence, fuyait les discussions et les responsabilités dans leur couple, Marie-Louise s'était repliée sur son chagrin.

Raymond n'avait pas compris que quelque chose se préparait du côté de sa femme. Préoccupé par l'usine, il agissait en somnambule dès qu'il rentrait de son travail. Il ne remarquait rien !

Perturbé par les problèmes de trésorerie qui ne tardèrent pas à se faire de plus en plus prégnants dans l'entreprise, il se mit à passer la main à son encadrement. Mais le mal était profond, il aurait fallu prendre des décisions que ses adjoints ne pouvaient envisager sans l'aval du patron. Mais il s'en moquait. Il restait des heures à regarder par la fenêtre de son bureau la circulation de la ville, insensible au drame qui se jouait chaque jour près de lui.

Bientôt Rachid démissionna. Pas remplacé – plus les moyens d'embaucher –, l'usine se contentait d'assurer la livraison des commandes les plus urgentes. Mais même les plus fidèles clients se lassèrent et c'est ainsi qu'il dû licencier quelques ouvriers parmi les plus anciens.

Ce soir, quand son chef comptable vint lui annoncer son départ, ce fut le bouquet. Il avait trouvé une place dans la région parisienne. Même celui en qui il avait le plus confiance l'abandonnait ! C'en était trop. C'est ainsi qu'il prit sa décision...

En passant dans le salon, il vérifie le petit pistolet 6,35 qu'il avait récupéré dans le tiroir de la table de chevet. Cette arme qu'il avait achetée quelques années auparavant, lorsque les « événements » qui précédèrent l'Indépendance menaçaient les Européens les plus en vue. Il n'avait jamais eu à s'en servir, et grands dieux qu'aurait-il pu faire s'il avait été visé ? Mais, bon ! Cela rassure d'avoir une arme en poche lorsque l'on rentre tard le soir !

Cette arme, maintenant, il la met dans la poche de son pardessus, mais l'usage qu'il envisage d'en faire n'est pas celui qui avait motivé son achat.

Le feutre noir à large bande vissé bien proprement sur la tête à la manière d'Alain Delon dans *Le Samouraï*, film qu'il avait bien aimé à sa sortie, il se dirige vers la porte de la villa.

« Tu ne vas pas flancher maintenant », bougonne-t-il.

En arrivant de l'usine, tout à l'heure, il avait laissé l'Opel devant la porte de la villa. Il s'installe rapidement au volant.

Elle démarre à la première sollicitation, encore chaude du précédent parcours. Il allume les codes, descend du trottoir par le côté conducteur, après avoir vérifié que personne ne remontait la Boucle d'Anfa, une avenue qui permet de rejoindre le centre-ville, si l'on se dirige vers la droite.

Mais aujourd'hui, c'est à sa gauche qu'il va tourner pour prendre la Route d'Anfa Supérieur pour dévaler rapidement vers la Corniche. Ce boulevard, tout en pente douce est complètement désert à cette heure tardive.

C'est en descendant la rue qu'il se met à repenser à la lettre qu'il a trouvée sur la desserte de l'entrée, là où habituellement, le cuisinier met le courrier récupéré dans la boîte aux lettres. Ce soir-là une seule enveloppe. Sans timbre. Avec un seul mot : « Raymond ».

C'est assurément un mot de Marie-Louise, il n'a pas besoin de ses lunettes pour reconnaître son écriture élégante.

« Raymond ».

Avant de l'ouvrir, il se rappelle ce qu'il l'avait frappé en arrivant, outre le silence : la villa était plongée dans le noir.

Avec la mauvaise habitude qu'a prise la famille de laisser les lumières allumées à giorno, ce soir au contraire, il a dû actionner les interrupteurs de l'entrée puis de la montée de

l'escalier puis enfin du premier étage. Il s'est inquiété un peu, car il n'a vu personne.

« Raymond ».

Pour la troisième fois, il relit son nom. Il s'angoisse à l'idée d'ouvrir l'enveloppe comme s'il pressentait son contenu.

Après avoir chaussé ses lunettes puis s'être assis dans le jardin d'hiver, pièce qu'il affectionne particulièrement, car l'éclairage y est plus intense que dans le grand salon, il se décide enfin à lire la missive.

« Raymond, avait-elle écrit en guise d'introduction, quand tu liras ce mot j'aurai quitté définitivement la maison. Je prends l'avion de nuit avec la petite. Nous rejoignons ma famille à Paris. Ne cherche pas à me revoir avant le départ de la Caravelle, pas de scandale devant la foule. Tu sais bien pourquoi je ne peux plus rester avec toi, j'ai trop pleuré depuis la mort de mon fils – elle a écrit de mon fils, comme si celui-ci n'était pas aussi le mien ! Ce n'est plus une vie pour Catherine, elle a peur de toi, comme moi d'ailleurs. C'est elle-même qui a proposé de partir en France pour nous éloigner quelque temps toutes les deux. Je ne lui ai rien dit, mais tu vas recevoir un mot de Maître Collet, qui t'informera des modalités du divorce.

Pardon de t'infliger cette lecture, mais ma décision est irrévocable, et maintenant qu'elle est prise, je suis soulagée.

Raymond, je te demande pardon également de n'avoir pas eu le courage de te l'annoncer de vive voix, mais depuis quelque temps déjà la discussion n'est plus possible avec toi et je sais que tu aurais eu les meilleurs arguments du monde pour me faire renoncer à mon projet.

Catherine viendra te rejoindre à toutes les vacances, il n'est pas dans mes intentions de te priver de ta fille – tiens ! là elle me concède ma fille. Elle ira dans un bon lycée à Paris pour préparer le concours de la faculté de médecine comme elle en a l'intention. Je compte sur mon frère pour la faire intégrer le lycée Henri IV.

Adieu, tâche de réagir, maintenant que je ne serai plus à tes côtés, prends le temps de remettre de l'ordre dans l'entreprise, n'oublie pas que c'est mon père qui t'a mis le pied à l'étrier, lorsque nous nous sommes mariés. Maman qui est au courant de tout, même de loin, est catastrophée par ce qu'elle a appris de ta gestion. Elle n'est pas du genre à te créer des ennuis, mais tu peux t'attendre à une fronde des actionnaires, au prochain Conseil d'administration. Tu seras probablement mis en minorité et un conseil de surveillance sera mis en place pour t'empêcher de « saborder le navire ».

Tu as ce qu'il faut pour passer le week-end pendant l'absence des domestiques. Ensuite, tu n'auras qu'à lui laisser chaque jour un peu d'argent pour que Khadija te prépare les repas. Pense à donner à manger à ton chien – là aussi, maintenant c'est le mien.

Ne cherche pas à me revoir quand tu iras à Paris, ou alors cela se fera en présence de témoins.

Marie-Louise »

Effondré, Raymond se surprend à verser une larme, ce qui a pour effet de brouiller sa vue et d'embuer ses verres de lunettes. Il met ses mains autour de sa tête baissée et essaye de voir un peu plus clair dans sa situation présente.

En peu de temps, il a tout perdu, et par sa seule faute encore. C'est à pleurer.

Son fils qui ne demandait qu'à vivre. Par son intolérance, il n'est plus là !

Sa Marie-Louise qu'il aime depuis toujours. Par sa stupidité, elle fuit le domicile conjugal !

Sa Catherine, merveilleuse petite reine de la maison. Par sa sévérité, envolée !

Sa caisserie qui ne demandait qu'à produire des bénéfiques sans trop de problèmes, par sa mauvaise gestion en quasi-faillite !

Que lui reste-t-il ? Tobie son chien fidèle qui est là, à le regarder, étonné de ne pas recevoir de caresse de son bon maître. C'est d'une main distraite qu'il lui gratte la tête quelques instants avant de se lever.

Cette lettre a eu pour effet de le conforter dans sa décision.

Il monte au premier étage dans la chambre déjà plus tout à fait conjugale. Il se déshabille en un tour de main, il entre dans la cabine de douche, il ouvre le robinet du mélangeur pour obtenir l'eau chaude qui le détendra un peu.

S'étant minutieusement séché, il se dirige vers le *dressing*. Il commence par enfiler une belle chemise blanche, puis son costume en alpaga qu'il revêt lentement. À le voir, on a l'impression qu'il va dîner en ville. Il a toujours été un peu cabot, la mise en scène c'est son truc...

Sur l'avenue, il rencontre pour la première fois un véhicule qui se baguenaude doucement. C'est toujours à petite vitesse qu'il arrive au feu tricolore près de l'hôtel Suisse. Feu vert : il tourne sur la gauche, boulevard de Biarritz. Un policier en faction au carrefour le suit des yeux, étonné de voir à cette heure un Européen, seul dans une grosse voiture, se diriger vers la Ferme bretonne. À moins qu'il n'ait rendez-vous au

restaurant Syjilmassa, enfin un de ces endroits où les gens fortunés vont se gaver de nourriture. Il hausse les épaules, ce n'était pas avec sa paie de pauvre flic de base qu'il pourra se payer un jour un de ces restaurants !

Raymond ne va pas dîner ce soir, il n'accorde même pas un regard vers ces lieux qu'il a tant de fois fréquentés. Bien sûr, Marie-Louise était souvent de la partie, même si quelquefois il était accompagné de clients importants pour ses affaires.

Raymond laisse la Ferme bretonne sur sa gauche, il continue sur la route de Dar-Bouâzza vers les anciennes carrières Schneider, qui pendant des années ont été exploitées pour la construction de la jetée Delure, la grande jetée de trois kilomètres de long, du port de Casablanca. Les lieux d'extraction et de la construction étaient reliés par un petit train à voie métrique qui pendant les travaux a enchanté les gamins venant se baigner sur la plage d'Aïn-Diab pendant la semaine.

Mais pour Raymond, les carrières seront aussi un endroit discret pour ce qu'il a à faire. Le bois d'eucalyptus qui entoure le lac artificiel sera propice à son dernier rendez-vous.

Il arrive à Sidi-Ab-der-Rahmane. C'est aussi un lieu de pèlerinage au marabout (tombeau) du saint homme qui a donné son nom à ce lieu et qui est prié pour sa capacité à faire retrouver leur fécondité aux épouses stériles. Raymond se met à grimacer en pensant à ce rapprochement incongru puis il arrête son véhicule, seul au centre du parking.

Frein de parc serré, la clé de contact restée dans le démarreur, après tout, à quoi bon obliger les personnes qui voudront déplacer le véhicule à détériorer le Neïman. Et là où il veut aller, sa voiture...

En descendant, il note que la température s'est bien rafraîchie, avec l'air saturé d'humidité, les vitres seront bientôt complètement opaques. Il vérifie encore une fois la présence du pistolet dans sa poche droite, puis d'un pas mal assuré il s'enfonce dans la nuit qui entoure les arbres géants.

Après quelques instants de marche, il s'arrête devant un tronc énorme qui lui barre la route. Il se retourne. Pas un chat. Pas un bruit dans cet espace restreint. Il s'assoit, déboutonne son pardessus et sort son arme.

Pendant quelques instants, il médite. Oh non ! Il ne prie pas, Raymond n'a pas assez de religion pour avoir une idée pareille. Il « fait le point » en quelque sorte. Il revoit une partie de la vie gâchée par bêtise. « Quand on est con, on ne mérite pas de vivre » se juge-t-il définitivement.

Rasséréné par ses pensées, il regarde son arme de près, la lune faisant jouer les reflets des parties chromées. Il pense : « Une arme de gonzesse, mais bien suffisante pour ce que je veux en faire. »

Il tire la culasse en arrière et fait entrer une cartouche dans la chambre de tir. Il est prêt. Sa main tremble un peu. Il ira jusqu'au bout, il n'est pas un dégonflé. Ce qui est dit est dit. Il est là pour se faire sauter le *carafon*, il va le faire.

Son bras droit se relève, il cherche sa tempe, il pose le bout du canon de l'arme contre sa tête.

Son index se crispe légèrement sur la queue de détente, premier cran. Allez plus qu'un petit effort et s'en sera fini !

Soudain, le bruissement de la forêt s'estompe. Un très court instant un silence impressionnant se produit avant la tempête. Puis, crescendo, d'abord léger puis de plus en plus fort, un

bruit métallique venant du ciel envahit la clairière où Raymond s'apprête à se supprimer.

Le bruit en s'amplifiant devient hurlement effroyable, inhumain, insoutenable. Ce bruit atroce déchire les tympans de Raymond qui ne peut s'empêcher de lâcher son arme pour se boucher les oreilles.

À la puissance décollage, les deux moteurs Rolls Royce de la Caravelle émettent une telle quantité de décibels que pas un humain ne peut supporter le fracas épouvantable des moteurs de cet avion lorsqu'ils arrachent l'appareil à l'attraction terrestre, à moins de 100 mètres de hauteur. Raymond l'avait oublié, mais le bois des carrières est situé en bout de piste de l'aéroport d'Anfa, à moins de 200 mètres à vol d'oiseau.

Quand une Caravelle décolle face au sud-ouest, le pilote n'a que très peu de distance pour s'élancer. Bien sûr, elle est limitée en charge marchande, mais quand même, le passage au-dessus de la forêt d'eucalyptus, à cette heure tardive, ça décoiffe. Il faut quand même les faire décoller les 46 tonnes de cet avion !

Raymond a un pincement au cœur en imaginant que Marie-Louise et Catherine sont confortablement installées à l'avant de l'appareil, en train de déguster un verre de jus d'orange, Marie-Louise n'a jamais été une adepte du champagne, surtout à bord des avions, cela lui tourne la tête.

Il a du mal à reprendre son geste fatal, les larmes lui embrouillent la vue. Il se donne quelque instant pour penser encore à ses êtres chers qui sont en train de s'éloigner de lui à une vitesse sans cesse croissante.

Heureusement, avec la montée et l'accélération constante, la Caravelle s'éloigne à pleine vitesse. Le déchirement continu décroît rapidement. Il faut quand même bien deux bonnes minutes avant que le bruit, semblable à un hurlement effroyable, cesse de se faire entendre complètement.

Il ramasse son arme qui gît à terre depuis l'assourdissant passage de l'avion de ligne à réaction.

Le calme est revenu, quand soudain, Raymond croit entendre un gémissement. Bien sûr ses oreilles en ont pris un sacré coup, il pense être encore sourd pour plusieurs minutes. Mais enfin pour ce qu'il a à faire s'il ne peut pas entendre la détonation, personne ne lui en tiendra rigueur !

Avec le silence de la nuit revenu, les bourdonnements d'oreilles se calment et alors, il entend des pleurs. Les cris d'un enfant se font entendre plus distinctement :

« Mais il y a un bébé tout près d'ici ! », murmure-t-il étonné par sa découverte.

Dans la zone gazonnée à peine éclairée par la lueur blafarde de la lune, il recherche rapidement l'origine des pleurs. Il a beau regarder de tous côtés, il ne distingue rien. Bien sûr, les cris viennent de derrière l'arbre sur lequel il s'est appuyé. Décidé à en avoir le cœur net, Raymond se lève et d'un pas mal assuré entreprend de contourner le gros eucalyptus qui lui servait auparavant de dossier. Il enfourne l'arme dans la poche de son manteau et s'aide de sa main droite pour guider son approche en aveugle.

Entouré de chiffons d'une saleté repoussante, un nouveau-né est posé à terre exactement à l'opposé de sa propre position, sur l'autre côté du même arbre.

Le bébé, réveillé brutalement par le passage de la Caravelle, exprime bruyamment son mécontentement. Raymond imagine que : « C'est sûrement un enfant du Douar voisin ! »

Il a un mouvement de stupeur, que lui arrive-t-il, maintenant ? N'a-t-il pas eu une dose d'embêtements suffisante pour aujourd'hui ? Voilà qu'un nouveau-né l'agresse en voulant l'empêcher de mettre fin à ses ennuis !

Raymond, lorsqu'il était le patron énergique de son entreprise, avait l'habitude de prendre des décisions sitôt le problème posé.

Au quart de tour, il doit réviser sa position. Si personne ne s'occupe de ce petit bout de chou rapidement, il va mourir. De faim, de froid, peu importe, mais il mourra si rien n'est entrepris pour le sauver.

Déjà les cris du gamin se font plus récriminatoires. Ils sont entrecoupés de petits chuintements pareils à ceux que font les bébés qui veulent la tétée.

Raymond décide qu'il doit s'occuper de ce petit bonhomme. Il doit le faire manger le plus rapidement possible.

Il se penche et le saisit par les chiffons informes qui l'emmailotent. Il a un mouvement de recul à cause de l'odeur qui se dégage du petit paquet vivant. Le nouveau-né redouble alors ses protestations.

En hésitant, il reprend le chemin du parking éclairé par la lune complètement dégagée des brumes de la soirée maintenant et qui illumine les lieux d'une lumière blafarde et lugubre.

Il lui faut quelques instants pour retrouver son véhicule et pour s'installer au volant. Il sait où aller ! Les Sœurs de la Charité du dispensaire du square de l'Argonne à Mers Sultan lui feront bon accueil.

Raymond met une bonne demi-heure pour traverser une grande partie de Casablanca. Pour se rendre dans le quartier Mers Sultan, il doit passer devant la basilique Notre-Dame-de-Lourdes, monter la rue de La Haye, virer à gauche sur le boulevard Omar El Idrissi. Il longe le parc Murdoch, puis les élégantes villas de l'ancien boulevard de la Marne, là où il a passé une partie de son enfance. Encore quelques centaines de mètres et il pourra déposer l'enfant entre de bonnes mains.

À cette heure tardive, il doit carillonner à plusieurs reprises pour réveiller la sœur tourière. Une bonne bouille de femme dévouée à son sacerdoce vient lui ouvrir. En quelques mots, il met la nonette au courant de la situation.

La mère supérieure réveillée par le vacarme de la cloche d'entrée apparaît, elle aussi sans sa cornette, mais un foulard noué autour de la tête.

Elle prend aussitôt les choses en main. En quelques gestes rapides, le bébé est allongé sur une table à langer, il est dépouillé de ses oripeaux nauséabonds, décrotté, lavé et langé.

Une sœur à la figure réjouie amène rapidement un biberon que notre moderne Moïse engloutit sans prendre le temps de respirer.

Raymond entouré par une dizaine de couventines se sent gêné par les questions posées :

Mais qu'allait-il faire dans la forêt à cette heure ?

Bien sûr Raymond ne peut dire la vérité à ces chères femmes qui en seraient horrifiées.

Il bredouille une vague explication où il est question de clé perdue par un enfant près du lac...

Vers une heure du matin, Raymond se retrouve dans la rue. Le bébé est sauvé, il a rempli sa mission.

Pour ce soir, les émotions suffisent. Il ne lui reste plus qu'à retourner à son domicile et remettre l'opération suicide à un autre jour.

De retour vers Anfa, Raymond se rend compte que cette aventure l'a changé. Il n'est plus le même, il n'est plus celui qui voulait se supprimer. Dans la poche de son pardessus, il touche le pistolet. Il doit le décharger avant qu'une mauvaise manipulation ne mette en danger les personnes qui l'approcheront dans le futur.

Il gamberge en parcourant le chemin du retour. Il prend une décision énergique. Il redevient l'entrepreneur audacieux qui jadis fit fortune. Il décide de reprendre les affaires en main. Demain, il appellera ses clients, sa banque. Pour cela, il sait faire.

Il remontera la pente, quitte à sacrifier quelques bijoux de famille, il reconstituera sa trésorerie. Son comptable n'étant pas encore parti, il se fait fort de le faire changer d'avis.

C'est bizarre, comme la découverte de cet enfant abandonné lui a redonné courage. Ses ouvriers n'auront pas à pâtir de sa mauvaise conscience.

Marie-Louise ? Elle doit arriver à Orly dans une bonne heure, maintenant. Comment rattraper ses bêtises avec son épouse ? Et puis sa fille au loin comme ça c'est trop injuste. Demain il appellera sa belle-mère, son avocat. Il y a assurément quelque chose à faire pour rattraper toutes ses erreurs.

C'est le cœur gros, mais plein d'espoir qu'il se gare devant la villa...

En arrivant devant la propriété, il se met à grommeler :

« C'est bien ma veine, j'ai laissé les lumières de la maison allumées comme pour une réception mondaine. »

Pourtant il lui semblait que...

De mieux en mieux, la porte du jardin n'est pas fermée à clé. On aura tout vu ! Fallait-il qu'il soit perturbé pour ne pas s'être rendu compte qu'il était parti sans s'assurer que la maison était correctement bouclée ? Et les lumières de l'entrée qui brillent de plein feu !

C'est en entrant dans le couloir du rez-de-chaussée qu'il croit avoir une hallucination en apercevant les valises en fibre qu'utilise Marie-Louise lorsqu'elle voyage.

Mais elles devraient être en route vers Paris à cette heure ! Des valises, au beau milieu de l'entrée ?

C'est avec le cœur battant la chamade que Raymond monte au premier étage pour découvrir son épouse et sa fille effondrées dans les bergères de la chambre conjugale.

À vingt-trois heures, après avoir manqué leur vol à cause de la panne du taxi, elles ont dû rebrousser chemin après avoir vu décoller la Caravelle sous leur nez.

De retour à la villa d'Anfa, Marie-Louise et Catherine ont trouvé le nid vide. Raymond qui sort la nuit à présent, et après avoir lu la lettre laissée en évidence dans l'entrée. Avec le costume élégant manquant dans le dressing, Marie-Louise n'a pas bien compris pourquoi il avait eu l'intention de sortir. Décidément Raymond ne tourne pas rond en ce moment.

Sa réapparition à cette heure tardive avec son air ahuri et cette odeur indéfinissable qui lui colle aux vêtements a pour effet de faire tomber toute l'acrimonie de Marie-Louise à son encontre.

Le lendemain Raymond s'expliquera. Marie-Louise n'aura plus envie de quitter le domicile conjugal. Quant à Catherine, elle finira son année dans son lycée habituel avant d'intégrer une classe de « prépa » à Paris.

L'Apparition

À l'instant même où elle passe la porte vitrée qui sépare l'aire de stationnement des avions, de l'aérogare, son visage revint immédiatement en mémoire de Bernard, et malgré toutes les années qui s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre, il met un nom sur cette belle jeune femme qui franchit la porte d'arrivée.

Anne-Marie, un amour de jeunesse !

Beaucoup de temps ont passé, mais pas l'ombre d'un doute sur l'identité de l'élégante jeune femme qui vient de débarquer de la Caravelle du courrier de nuit sur l'aéroport de Casablanca Anfa, avec pour atmosphère ambiante, la chaleur moite et étouffante de ce début d'été.

Il ne voit plus qu'elle d'ailleurs, et son cœur se met à cogner de plus belle lorsqu'il remarque qu'elle n'a pour ainsi dire pas changé depuis qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois. C'était... il y a des années-lumière, maintenant !

Avec sa coiffure courte et soignée et malgré le bébé qu'elle serre dans les bras, elle semble sortir tout droit de la photo de classe que Bernard conserve avec nostalgie depuis qu'il a quitté leur lycée. Elle est, lui semblait-il, un peu plus grande.

Comme lui, elle a pris des ans et des centimètres. Très élégante, on voit bien que ses vêtements sont de bonne facture. Son enfant est en pleine santé, malgré les trois heures et demie de vol qu'ils viennent de partager avec les autres passagers, cette nuit-là depuis l'aéroport d'Orly. Deux ravissantes jambes harmonieusement gainées de soie la relie à la surface de la Terre.

Cette rencontre a tourné en Bernard, c'est le moins que l'on puisse dire. Il est stupéfait par le rappel soudain de son passé, les premières amours, l'éveil de la sensualité, les premières surprises-parties, les flirts le soir sous la lune et dans la journée, à la plage de la piscine Miami ou bien du Kon Tiki !

Elle le regarde droit dans les yeux, de cet air qui dénote une personnalité habituée à ne jamais céder devant les regards masculins.

Et lui, charmé par tant de grâce et de beauté, il reste comme un imbécile, pétrifié par l'apparition...

Il lit dans ses yeux, noirs, profonds, inquisiteurs même, qu'elle l'a reconnu dans l'instant. Il voit passer sur son beau visage, plusieurs sentiments contradictoires, allant de l'étonnement à l'amusement et peut-être même à une certaine ironie !

En un instant, son esprit le ramène quelques années en arrière, lorsqu'ils cohabitaient sur les mêmes bancs de ce merveilleux lycée Lyautey qui les accueillait à cette époque, eux les petits Français qui habitaient dans ce surprenant pays marocain.

Casablanca a eu la chance d'avoir, depuis les premières années du Protectorat, un établissement scolaire de grande qualité où se côtoyaient les différentes populations, toutes religions confondues, musulmanes, juives, chrétiennes. La quatrième, oui c'était la classe de cette année-là qui les avait réunis, avec quelques autres élèves pour une année scolaire assez mouvementée en raison des événements politiques puisque les Marocains réclamaient violemment leur indépendance. Mais de cela ils s'en moquaient bien.

Pour Bernard d'ailleurs, l'important c'était de pouvoir se rapprocher le plus possible d'Anne-Marie, une des cinq filles qui évoluaient au milieu des quarante-sept élèves qui composaient la classe, et dont Monsieur Leblanc, leur professeur principal aimé et respecté, leur prodiguait les cours de français.

Dès la rentrée d'octobre, il avait eu le coup de foudre pour cette petite brunette qui déjà était consciente de son charme ravageur.

Il n'était pas mauvais élève, du moins pas encore, lorsqu'il tomba amoureux de cette fille studieuse et bigrement jolie.

Ce sont sûrement ses yeux malins et inquisiteurs qui l'avaient accroché dans un premier temps. Le reste étant, à son avis, dans la plus parfaite harmonie, Bernard se sentit attiré par ce beau brin de fille au port altier et triomphant, qu'il voyait trôner au centre de l'intérêt de la plupart des garçons de la bande.

Dès le début du second trimestre, il avait même obtenu de ses parents d'être demi-pensionnaire, malgré la proximité de son domicile. Quatre minutes à pied, montre en main pour parcourir les quelques centaines de mètres qui séparaient la villa familiale du mur d'enceinte de ce gigantesque établissement, avec ses bâtiments fièrement badigeonnés de blanc et ses huisseries peintes de couleur verte.

En effet, comme la plupart des établissements scolaires français implantés dans les pays étrangers, ce lycée englobait toute la scolarité, du primaire aux classes prépas aux grandes écoles. Plusieurs milliers d'élèves se côtoyaient, se frictionnaient, se chahutaient, se bizutaient. Surtout lorsque le « Grand Zroul », l'interne le plus capé de la classe la plus

élevée, présidait les séances initiatiques au cours desquelles les plus jeunes devaient subir les vexations imposées par les anciens.

Toutes les constructions de l'établissement étaient ordonnées autour du centre administratif, elles étaient entourées par des parterres de kikuyu, le gazon *so british* provenant de Rhodésie. Des massifs de plantes magnifiquement entretenus dont les senteurs sucrées et poivrées enivraient les promeneurs en saturant l'air ambiant de leurs odeurs obsédantes, après chaque pluie de printemps, et qui séparaient les différentes divisions du complexe.

Les cannas flamboyants, les bougainvillées violacées, les cactus aux formes torturées et aux défenses agressives enserraient les pieds des palmiers frémissants dans le vent chaud venu de l'Atlas tout proche. Un terrain de sport avec sa piste d'athlétisme de quatre cents mètres et ses différents agrès aéraient le centre de l'établissement. Un autre stade, beaucoup plus vaste contenant plusieurs terrains de football, un gymnase couvert et différents terrains annexes était accessible depuis le campus par un passage sous-terrain qui traversait la route desservant le lycée, devant la façade principale.

C'était vraiment un complexe d'études remarquable qui permettait de mettre à la disposition des élèves le maximum de facilités pour leur scolarité. Cet établissement existe toujours, il est devenu lycée Mohamed V, et si sa façade a été transformée, il trône toujours aussi majestueux dans le quartier Mers Sultan Supérieur. Il évoque toujours pour ses anciens élèves, les années merveilleuses de l'enfance et de l'adolescence, enfuies depuis longtemps, maintenant.

Ainsi du matin au soir, Bernard pouvait se mourir d'amour pour la belle Anne-Marie. Il faisait tout pour se faire remarquer, même et surtout l'idiot, pratique pour laquelle il était particulièrement doué.

Et diable qu'il pouvait être stupide à cet âge, comme la plupart des garçons, l'âge bête en fait, mais qui avait pris chez lui des proportions pharaoniques !

Bien sûr, il n'arrivait à rien de concret, elle était déjà femme, et lui un simple ado perturbé par la puberté.

Elle daignait jeter de temps en temps, un regard hautain, vers le débile qui l'agaçait souvent par ses blagues usées et son humour exsangue, même si parfois, elle ne pouvait pas s'empêcher de sourire aux sornettes débitées par ce pauvre garçon définitivement idiot.

Bref, il n'existait pas pour elle, et il en dépérissait.

À force de la harceler, le mot n'est pas trop fort, il reçut une cinglante fin de non-recevoir, le jour où, après avoir, une fois de plus, tenté de lui faire comprendre qu'elle accaparait la totalité de ses pensées, elle lui jeta cette interrogation terrible qu'il n'avait jamais oubliée : « Quand est-ce que tu vas arrêter de me charrier ? »

Bernard se sentit pâlir de honte et même s'il ne prêtait pas trop attention aux rires goguenards de ses imbéciles de camarades, il ressentit à ce moment un immense désarroi à la réception de ce trait meurtrier.

Il arrêta de l'ennuyer, bien sûr, et jusqu'à la fin de l'année scolaire il se morfondit, plus isolé que jamais au milieu de la classe. La vie ne valait plus la peine d'être vécue.

À plusieurs reprises, dans les semaines qui suivirent, il croisa furtivement son regard, comme si elle l'épiait lorsqu'il

était concentré, une fois n'étant pas coutume, sur son travail scolaire.

Il remarqua aussi que sa meilleure amie, Sylvie, s'était rapprochée d'elle depuis leur algarade, et il surprit parfois quelque conciliabule entre filles lorsque ses pas l'amenaient près des jeunes femmes. Aussitôt, ses pauvres tentatives d'approche avaient pour effet de les faire se taire et de s'éloigner. Était-il l'objet de leurs conversations secrètes ?

Non ! C'était une hallucination, elle ne pouvait pas, après sa redoutable sortie, regarder Bernard, le voir même, car il le savait désormais, il n'existait plus dans son monde.

Les dernières semaines furent pour lui une véritable montée au Golgotha. Il se traînait comme un malheureux sous les yeux de la jolie Anne-Marie et les quolibets acerbes de ses compagnons de classe qui redoublaient à son approche...

Il cru à une blague lorsqu'elle l'invita à la « boum » de fin d'année que ses parents, riches entrepreneurs de travaux publics, organisaient tous les ans pour fêter la fin de l'année scolaire. C'était la première fois qu'elle lui adressait la parole depuis sa sortie assassine...

Non, non, ce n'est pas possible, elle ne l'a pas invité pour le ridiculiser une fois de plus tout de même ! D'ailleurs il n'irait pas à cette surprise-partie qui doit se tenir dans cette splendide et immense villa du quartier d'Anfa. Ce quartier très chic situé sur la colline du même nom qui domine le rivage ouest de la corniche casablancaise sur l'océan, au lieu-dit Aïn-Diab.

Avec ses villas hollywoodiennes, ses piscines qui se succèdent le long de la côte, ce quartier rassemble, dans un

endroit idyllique, tout ce qui se fait de mieux dans la capitale économique du Royaume chérifien. Avec son environnement tourmenté du bord de mer agressé par les vagues grondantes et dévastatrices de l'océan Atlantique qui butent sur les rochers déchiquetés et coupants comme des lames de rasoir, cet endroit ressemble à ceux que l'on trouve aux environs proches de Los Angeles, des plages de Santa Monica et de Malibu...

En voyant le spectacle de la mer déchaînée, les jours de tempête, on peut imaginer sans peine les portes de l'enfer, les rivages du Styx !

Non, non ! Bernard ne serait pas, une fois de plus la risée de ses bons petits camarades, ceux qui l'avaient vu se faire ridiculiser au cours de l'année scolaire !....

Devant son peu d'empressement pour aller à Canossa, ses parents qui – bien sûr – ignoraient tout de son drame avaient été obligés de sortir tous les arguments les plus persuasifs pour l'obliger à répondre favorablement à cet après-midi dansant.

C'est sa mère qui l'accompagna à cette surprise-partie. Leurs parents se connaissant, il aurait dû savoir qu'un coup de fil judicieusement lancé par la maman d'Anne-Marie la semaine précédente déclencherait le branle-bas dans sa famille.

Il ne sait pas danser, il ne saura jamais danser même si, paradoxe imbécile, il a gagné un jour, un concours de Rock and roll, quelques années plus tard. Il reste en général près du pick-up pour mettre à la suite les uns des autres, les disques qui font se trémousser les copains moins timorés. Cela lui permet de contempler la pauvre humanité secouée par les

spasmes déclenchés par les rythmes endiablés. Il faudra bien qu'il s'y mette un jour...

Elle ne lui adressa pas une seule fois la parole. À son arrivée, il ne l'a d'ailleurs pas vue, elle devait probablement être en cuisine pour surveiller l'intendance.

Il crut apercevoir à plusieurs reprises quelques regards furtifs de sa part sur sa pauvre personne statufiée dans le coin de la sono. Mais, bien sûr, cela ne pouvait être que l'illusion de ses sens abusés par son esprit perturbé et souffreteux.

L'après-midi se passa mollement. Il put à plusieurs reprises s'évader du cirque pour faire quelques pas dans le jardin aux massifs fleuris et aux senteurs exquises.

Son calvaire toucha à sa fin lorsque son père vint le récupérer. Il était resté parmi les derniers, et il était en train de vérifier pour la vingtième fois la propreté de ses chaussures, toujours aussi proche de la sono.

Avec tout l'excès d'exercice qu'il s'était donné, il n'y avait guère de chance qu'elles fussent maculées de boue ! Mais enfin cela lui permettait d'éviter les regards en coin des autres idiots du village...

Pendant plusieurs années, il se remémorera la scène du départ, en se demandant s'il n'avait pas rêvé.

En effet, au moment de monter dans le véhicule paternel, la belle lui tendit la main, et d'une voix qu'il n'oubliait plus depuis, elle lui souhaite le bonsoir. Il vit même une esquisse de sourire, c'est dire ! Pourtant il n'avait bu que des boissons pétillantes et non alcoolisées. Quant à l'herbe qui fait rire, il n'en était bien sûr, pas question à cette époque.

Que s'était-il réellement passé ce soir-là ? Lui avait-elle réellement adressé la parole avec son air bienveillant ? Il en était resté interdit, surtout, lorsque son père fit démarrer sa

voiture, il jeta rapidement un regard par la glace de custode de droite et qu'il crut la voir les suivre des yeux pendant les quelques secondes qui furent nécessaires au véhicule paternel pour dépasser le coin de la rue.

Bien qu'il n'en laissa rien paraître, tout son être hurlait de douleur, il se demande encore comment il n'est pas devenu fou ce jour-là. Il essuya une larme qui perlait au coin de son œil, en se tournant pour admirer le paysage qui défilait sur le côté droit de la Buick, pour que son père ne puisse s'apercevoir de son trouble.

Puis la vie reprit son cours. Sans oublier tout à fait cette aventure bête à pleurer, Bernard prit des ans et de la cervelle, enfin, il lui semble !

De cette année scolaire, il ne revit que Sylvie qui était la fille d'une amie proche de ses parents.

Parfois ils sortaient en famille avec sa sœur, pour qui il avait un petit faible, sans plus.

Plus tard, ils écumèrent les surprises-parties ensemble, Bernard pour tenter de draguer, Sylvie pour se donner du mouvement. Mais cela ne marchait pas à tous les coups.

Le garçon était vraiment un empoté. Une image tenace venait le tarauder en permanence lorsqu'il tentait de séduire quelque fille qui acceptait d'être sa cavalière pour un moment. Cela lui permettait de s'évader du domicile parental étouffant.

Il eut, malgré tout, des aventures bien innocentes, des déconvenues, des dépits amoureux sans grande conséquence. Il allait et venait du Maroc vers la France et vice versa, sa scolarité guère brillante au début devint catastrophique, mais pour d'autres raisons.

Bernard accomplit ses devoirs militaires puis il revint au Maroc pour entrer dans la vie professionnelle.

Il réalisait ses vœux en rentrant comme agent commercial d'une grande compagnie aérienne française.

Ainsi donc, il se retrouve, à son tour de service, à l'arrivée de ce vol de nuit. Avec ses collègues, il assiste les passagers mal réveillés qui récupèrent leurs bagages à la descente de l'avion. Celui-ci ramène vers la maison, des cabines entières de travailleurs qui viennent passer quelques semaines de congés sur leur terre natale. Il y a aussi quelques Européens qui profitent de ces vols à réductions pour aller faire des courses à Paris.

C'est tout ce pan de sa jeunesse qui défile dans sa tête cette nuit-là dans cette aérogare étouffante, en voyant Anne-Marie se diriger vers les guichets de la Police pour y accomplir les formalités de débarquement.

Après avoir piétiné quelques instants devant le guichet, et répondu aux questions de l'officier de l'immigration qui traite son dossier, elle se dirigea vers la banquette de livraison des bagages derrière laquelle se tenaient Bernard et son collègue Rachid. Leur rôle ? Répondre aux interrogations des clients qui attendent que l'on pose devant eux les valises humides et glacées qui sortent à peine des soutes de la Caravelle.

Toujours avec le bébé dans ses bras, la jeune femme désigne d'un simple mouvement de tête ses quatre valises de prix au porteur qui s'en saisit avec les gestes rapides et sûrs des porteurs en aérogare habitués aux manipulations des colis les plus divers.

Des bagages de grande qualité, pas ceux siglés des deux lettres entrelacées de couleur dorée qui font courir tous les Japonais et les snobs et qui encombrant les aéroports comme des « Vouitons de Panurge », mais de belles valises de pleine peau, avec ses initiales discrètement cousues sous la poignée. En matière de bagages, Bernard s’y connaît un peu, il en voit passer des milliers tous les ans. C’est son métier.

Tout cela respire la classe, la vraie.

Hallucination ! Après avoir désigné ses bagages à l’homme de peine, Anne-Marie lui adresse un regard et même un sourire, avec l’air de dire : « je t’ai bien reconnu tu sais, malgré les années tu n’as pas changé, je te retrouve tel que tu étais lorsque nous nous sommes vus pour la dernière fois, le jour de la surprise-partie de fin d’année ! ».

Mais pas un mot ne sortit de sa jolie bouche. Il n’a pas encore purgé toute sa punition, son purgatoire continue !

Cette fois encore il reste pétrifié sur place, d’abord incapable de bouger, de déglutir. Une énorme boule d’angoisse dans la gorge, il sent tout son sang refluer vers le bas du corps, comme pour le voile noir qui saisit un pilote de voltige aérienne au cours de ses évolutions acrobatiques. La panique totale.

Elle, pendant ce temps, toujours accompagnée du porteur surchargé, se dirige vers le contrôle de douane ou un fonctionnaire ensommeillé se dispose à faire son office.

Le gabelou eut vraisemblablement pitié de son bébé qui commençait maintenant à se plaindre d’avoir été réveillé en pleine nuit. Il crayonne le signe cabalistique du jour sur les valises, lui rend son passeport et passe à la personne suivante.

Bernard la suit des yeux lorsqu'elle intime l'ordre à l'homme de peine de la suivre.

Il la perd de vue lorsqu'elle passe la porte frontière. Mais avec une détermination soudaine, il prend le circuit qui est réservé aux agents des compagnies et de l'aéroport pour rejoindre la zone publique, afin de tenter de la retrouver parmi la foule dans la salle des pas perdus.

Il la revoit immédiatement lorsqu'elle rejoint un homme qui semble avoir à peu près leur âge et qui doit être pour le moins son compagnon dans la vie.

Il la retrouve lorsqu'elle se dirige vers le parking qui est situé devant l'aérogare. Ce qui le frappe, à ce moment, c'est l'indifférence avec laquelle ce couple se comporte.

Pas un baiser, pas un rapprochement amoureux, pas un geste de tendresse, choquant pour des retrouvailles, non ?

Il la suit toujours des yeux quand elle monte par la droite dans cette puissante voiture allemande qui est en général le signe de l'aisance pécuniaire. Son compagnon indélicat ne prend même pas la peine de lui ouvrir la portière ce qui perturbe profondément Bernard, choqué par cette expression de goujaterie. Le *pignouf* la laisse se « débrouiller » avec le petit chérubin qui s'est rendormi, maintenant, harassé de fatigue. Trois heures du matin pour un nouveau-né, c'est vraiment le supplice.

Après avoir délicatement posé son rejeton dans un couffin posé à l'arrière de la voiture, sans que son compagnon se préoccupe le moins du monde de son installation dans le véhicule, Anne-Marie vint s'asseoir à côté du chauffeur. Bernard cru remarquer qu'elle jetait un coup œil vers l'aéro-

gare. Pour essayer de l'apercevoir ? Mais, comme il s'était blotti dans un coin sombre devant une porte latérale, il n'y avait que peu de chance qu'elle put le remarquer.

Elle ne peut pas le voir, mais Bernard ne perd rien de la scène. Il allume en tremblant une cigarette qui vient à chaque bouffée éclairer subrepticement son visage.

Puis le véhicule fait marche arrière afin de se dégager de sa place de stationnement pour s'éloigner lentement en direction de la ville.

Longtemps, le pauvre Bernard reste à suivre les feux rouges arrière, le cœur déchiré. C'est certain, maintenant, il ne la reverrait plus jamais de sa vie.

En rentrant chez lui cette nuit-là, il ne trouva pas le sommeil, encore perturbé par la troublante aventure qu'il venait de vivre sur son lieu de travail.

Et le temps se mit à s'écouler lentement avec ses joies et ses peines...

Enregistrement au magnétophone, bande récupérée après un déménagement du Maroc vers la France, vraisemblablement dans les années quatre-vingt.

Anne-Marie Martin au micro. Relation d'un épisode vécu dans les dernières années de mon séjour au Maroc.

*Retour de Paris sur un vol parti à 23 h 30, heure française en juin 19**.*

Que ces vols de nuit sont désagréables !

Déjà, au départ de Paris, il faut se rendre à Orly, être présent à l'enregistrement du vol à vingt-deux heures pour un départ une heure et demie plus tard.

Il faut le trouver le taxi qui va nous emporter, mon Julien et moi ainsi que tous mes bagages.

Forcément, avec un enfant de six mois, et tous les achats que la famille m'a demandé de ramener, ces déplacements nocturnes sont loin d'être une partie de plaisir.

Bien sûr, à l'Aéroport, à cette heure tardive, on ne trouve plus de porteur, il faut, avec l'aide du chauffeur, qui attend un bon pourboire, aller récupérer un chariot à bagages puis installer les valises sans les abîmer. La peau véritable, c'est fragile et je ne comprends pas l'obstination de mes parents qui me les ont offertes pour mon mariage, de ne pas acheter des valises en fibre comme celles qui viennent des États-Unis !

Allons bon ! Voilà que Julien pleure maintenant, tout seul dans ce taxi qui sent la sueur et le tabac froid. Il s'est réveillé le pauvre chéri. Évidemment, ce n'est pas une heure pour un petit bout de chou qui est habitué aux horaires réguliers.

Maintenant il faut trouver le comptoir d'enregistrement...

Grands dieux ! La foule qui assiège les deux pauvres agents de la Compagnie qui tentent de faire comprendre à tous ces travailleurs qui reviennent chez eux que l'excédent de bagages, c'est au-dessus de vingt kilos que l'on doit payer ! Cela irrite forcément ces braves gens qui comptaient sur les articles que contiennent ces colis plus ou moins bien ficelés pour arrondir le budget vacances. Quant aux agents d'enregistrement qui tentent de faire entendre raison à ces passagers récalcitrants ; « macache » comme on dit chez nous. À vous rendre chèvre. Mince, je n'aimerais pas être à leur place !

Heureusement la Compagnie a prévu un emplacement particulier avec un comptoir pour les passagers de première classe, et il est vide. C'est le dernier vol de la journée, et cette

partie du hall des compagnies aériennes se retrouve quasiment déserte à cette heure tardive.

Arrivés devant le comptoir de prise en compte des bagages, on s'empresse de me soulager de mes valises pendant qu'un responsable distrait Julien de sa fatigue en lui agitant sous le nez un paquet d'étiquettes. Bien sûr, le petit bonhomme attire les sympathies du public.

Après avoir emprunté l'escalier roulant, c'est l'arrivée dans la grande salle des pas perdus. Le hall est immense, tout en longueur avec un plafond qui culmine à 20 mètres au-dessus du sol. On se croirait à la gare Saint-Lazare, mais en plus classe. Le tableau de signalisation des départs est juste en face. Comme le programme du lendemain est déjà affiché, notre vol AF 2039 est situé en tout premier sur l'afficheur électronique.

Aujourd'hui c'est de la porte 31 que nous allons partir. Un ami qui travaille à Orly m'a expliqué qu'Aéroport de Paris a trouvé un moyen simple pour l'affichage des portes d'embarquement et pour différencier les vols domestiques de ceux à destinations internationales.

Deux grandes jetées sont greffées sur le grand hall. L'une vers l'est, l'autre vers l'ouest. Dans ces jetées courent deux couloirs parallèles, séparés par deux baies vitrées. À l'intérieur de ces baies se trouvent des escaliers qui descendent vers les portes d'embarquement.

Dans le haut des escaliers, donnant sur chaque couloir, se faisant face, se trouvent deux portes équipées de gâches électriques. Ces portes ne peuvent pas être ouvertes en même temps sauf en cas de problème grave.

Tant qu'Orly ne sera pas équipé des fameuses passerelles télescopiques qui commencent à faire leur apparition en Amérique, les mêmes portes serviront alternativement pour l'embarquement des destinations métropolitaines, ainsi que pour les départs internationaux.

Lorsque les portes sont affectées à un vol intérieur, elles sont numérotées de 1 à 29. Quand le vol est international, et que les passagers doivent passer les formalités de douane et d'immigration, la même porte reprend le numéro national plus 30. Ainsi ce soir nous allons utiliser la porte 01 qui est pour nous, numérotée, « Porte / Gate 31 ».

Mais pour l'atteindre, il va nous falloir passer par les filtres de police qui sont situés au milieu de l'aérogare.

Les accompagnateurs qui n'ont pas le droit de nous suivre sous douane peuvent nous retrouver à travers les vitres du couloir des vols intérieurs. Je pratique souvent cet exercice lorsque j'accompagne quelqu'un au départ pendant mes séjours parisiens.

Après les formalités, je me rends dans la zone d'achats hors taxes, à l'étage supérieur, où j'ai encore quelques emplettes à faire. Une bouteille de Whisky pour la maison, des cigarettes pour mon père, du parfum pour ma mère.

Aussitôt cette corvée terminée, je me dirige vers la porte 31.

Heureusement, celle-ci est la première de la série. Ce n'est pas un mal, le couffin de Julien et les sacs en plastique des derniers achats me scient les mains, car l'utilisation de chariot est prohibée en zone de départ. Il me faut porter le tout à bout de bras, sans aide mécanique.

Enfin, nous nous retrouvons dans la salle d'embarquement. Bien entendu tous les sièges sont pris. Un vieux Marocain tout

ridé par le soleil des chantiers m'oblige à prendre sa place. Il acquiesce à mes remerciements, je sens qu'il n'est pas fâché d'en remonter à ses jeunes collègues qui n'ont pas esquissé un geste lorsque je suis passée devant eux.

Enfin c'est le rush vers la Caravelle qui attend sagement devant la porte qui vient d'être ouverte pour notre embarquement.

Encore un escabeau à monter puis c'est l'accueil de l'équipage. Comme nous ne sommes que cinq à l'avant de l'avion pour douze places, nous allons, Julien et moi, être bien soignés pendant les trois heures trente de vol jusqu'à Casa...

Une fois les réacteurs arrêtés, la porte avant est ouverte par un steward du vol.

Après les adieux de l'hôtesse qui a été vraiment gentille avec moi, je me retrouve, Julien toujours au bras, dans la moiteur étouffante de la nuit casablancaise qui nous étreint dès la sortie de l'avion! Un agent d'accueil vient me soulager en se chargeant du panier de mon bébé, jusqu'à l'arrivée dans l'aérogare. Le parcours entre l'avion et le bâtiment est rapide, on est tout de suite surpris par la chaleur humide de la nuit nord-africaine.

L'odeur aussi est remarquable. Le parfum de terre humide et de paille brûlée, d'herbes folles fraîchement coupées, nous souhaite la bienvenue au pays, au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'avion, et de l'odeur de l'échappement du groupe de génération électrique qui nous a agressés les tympans et le nez au sortir de la carlingue.

Enfin, l'aérogare! Toujours pas de climatisation dans cette salle aux sources lumineuses crues qui rendent blafards et

livides les visages bouffis par le manque de sommeil. Pendant le parcours entre l'avion et l'aérogare, Julien, porté par l'hôtesse d'accueil, ne se rend compte de rien, ce qui est heureux surtout pour un petit être qui dort du sommeil de l'innocence. Pourvu que le bruit ne le réveille pas, il est presque trois heures du matin, heure locale. Quel traumatisme si cet enfant se réveille ! Je vais le reprendre dans les bras pour éviter qu'il pleure lorsqu'il va finir par reprendre conscience. Contre moi, il sera plus serein !

Vraiment, je ne l'ai pas reconnu tout de suite, cet agent de la Compagnie, au port altier sous sa casquette bleu marine à l'écusson doré de l'entreprise aérienne. Je n'ai prêté attention qu'au crayon bille qui dépassait du revers de sa poche de poitrine. Curieux endroit pour un stylo, il a fait un trou dans le rabat de sa chemise, ce n'est pas possible !

Quelle chose m'a obligé à lever les yeux vers lui. Il n'est pas mal, à peu près mon âge, mais ce regard, ce trouble à ma vue, cette insistance à me dévisager. Ma parole ! Je l'ai déjà vu quelque part.

Soudain, je manque de m'évanouir ! Je le reconnais ! C'est lui... Depuis combien de temps ne l'avais-je pas vu ?

Huit ans ? Neuf ans ? Mais c'est lui, j'en suis sûre maintenant, il n'a pas changé depuis notre dernière rencontre.

C'était ou déjà ? Ah oui ! Le jour de ma surprise partie de fin d'année de quatrième du Lycée.

Mon Dieu ! Cela me revient maintenant, Bernard... Je ne sais plus son nom de famille... Mais là maintenant je me souviens bien de lui. Il n'a pas changé, un peu plus mature peut-être !

Beaucoup plus grand, évidemment !

Ah! Il faut faire la queue devant ce guichet, mon passeport...

La carte de débarquement que j'ai dû remplir dans l'avion avant de m'endormir quelques instants après le rafraîchissement servi par le personnel navigant commercial, est remise au fonctionnaire qui contrôle que les inscriptions correspondent à celles de mon passeport.

Comme c'est curieux, je ne l'avais jamais revu depuis cet après-midi où il n'a pas quitté le pick-up dans le salon de la villa. Pas un slow pas une danse, rien, mais... J'y pense, son comportement c'était à cause de... Mon Dieu! Pauvre garçon, ça y est maintenant... Ses tentatives de rapprochement tout au long de l'année jusqu'au jour où...

Pour nous les cinq filles, de cette classe de 47 élèves, nous avons le choix. Au début de l'année, on parle avec les copines. On se partage les plus possibles...

Sylvie est follement amoureuse de lui. Ils se connaissent depuis l'enfance et elle a pour Bernard les yeux de Chimène. Dommage, il me plaît bien ce garçonnet qui a trop vite grandi, avec son air bête des garnements de son âge. Mais dès le début, il semble que je l'intéresse, alors que Sylvie, il ne la voit même pas!

Que faire?

À l'occasion du départ de mon voisin de banc, voilà que cet imbécile vient s'installer à côté de moi!

Sylvie est effondrée, c'est le drame.

À chaque récréation, il vient se coller à moi, il me raconte des histoires... Dans le fond, ça me plaît bien! Souvent je ris de bon cœur à ses plaisanteries. Il m'apporte des petits cadeaux, il me gêne, il m'envahit, il m'étouffe! Au secours!

Maintenant, c'est le bouquet. Au retour des vacances de Noël, il est demi-pensionnaire, comme moi. C'est quand même bizarre, il habite à deux pas, je le sais, c'est mon père qui a construit la villa de ses parents ! Il me raconte que ces derniers ne rentrent pas déjeuner et qu'il n'aime pas manger tout seul en étant servi par la bonne !

C'est un prétexte, et Sylvie aussi mange à la cantine à midi !

C'en est trop, je ne sais plus quoi faire pour m'en débarrasser. Le trimestre est un calvaire, et Sylvie qui me fait la tête, elle croit cette gourde que je veux lui « piquer ».

À la rentrée de Pâques, c'est Annie, ma confidente, qui me souffle la solution.

En quittant le réfectoire, ce lundi après-midi, alors que nous déambulons dans la cour de récréation, je me retourne vers lui. Il est à cinq mètres de moi à peu près, alors qu'il vient encore de m'apostropher avec une remarque aussi farfelue que drôle. Je lui lance à haute voix, afin de prendre tout le monde à témoin : « Quand est-ce que tu vas arrêter de me charrier ? »

Aussitôt dit, aussitôt regretté, mais c'est trop tard ! J'ai l'impression de le voir pâlir sous l'affront. Il vacille, se rattrape à la rambarde qui court autour du terrain de sport que nous longeons à ce moment.

J'ai cru qu'il allait s'évanouir. Mon Dieu, qu'ai-je fait ? ...

C'est vrai qu'à partir de cet instant, il ne m'a plus jamais adressé la parole. Il a regagné son pupitre du fond. Durant les quelques semaines qui nous ont séparés des grandes

vacances, je ne l'ai plus jamais entendu dire un mot en dehors des interrogations des professeurs !

« Anne-Marie, tu dois inviter Bernard, d'abord parce que tu dois inviter tous tes camarades de classe et ensuite parce que ses parents sont des clients de ton père et que je ne peux pas te permettre de commettre un tel impair en évitant de le faire participer à ta petite sauterie. D'ailleurs je vais appeler sa mère que je connais bien. Que s'est-il passé au Lycée entre vous ?

— Non rien... Mais il ne sait pas danser et puis Sylvie ne peut pas le supporter !

— J'ai eu la mère de Sylvie, ils prennent le bateau pour Marseille la veille de ton après-midi dansant. Tu n'as rien à craindre. »

À bout d'arguments, il a bien fallu que je me résigne.

Après deux mois à l'ignorer, cela n'a pas été facile de lui adresser la parole pour l'inviter. J'avais l'air d'une gourde à bredouiller :

« Bien sûr, tu viens jeudi ?

— Ou... oui, peut-être ! »

Pour la première fois depuis longtemps, j'ai adressé une prière à la Vierge pour la supplier de le faire se désister !

C'est par une très belle après-midi de juin que presque toute la classe s'est retrouvée pour notre dernière rencontre de l'année.

Forcément, comme c'est l'usage, chacun y a été de son cadeau.

Je ne l'ai pas vu arriver !

Nos mères se sont entretenues dans le jardin, il était probablement avec elles pendant ce temps. Moi j'avais affaire à la cuisine pour activer toute mon équipe d'intendance. Cet après-midi doit être une réussite.

C'est près du pick-up que je l'ai découvert ! Encore plus godiche que d'habitude, les yeux baissés, il paraissait obsédé par ses chaussures.

Il n'a pas dit un mot, il n'a pas mangé une seule part des gâteaux que Khadijha avait mis tant d'application à conffectionner. Si ça se trouve, il n'a rien bu de l'après-midi.

Je l'ai rencontré un moment dans un couloir, il se dirigeait vers le jardin. Bon débarras !

Une Buick noire modèle 1949, coupé deux portes, vient de s'arrêter devant l'entrée de la villa. C'est le père de Bernard qui est accueilli par ma mère. Je ne connaissais pas cet homme superbement élégant, avec son feutre gris, son costume sorti de chez un grand tailleur parisien, ses chaussures de prix. D'un geste naturel, il se découvre avant de faire le baisemain à Maman. Cette dernière est en train de se pâmer d'aise, je le sais, les hommes bien faits de leur personne ne la laissent jamais indifférente !

Soudain, son fils sort de la maison, comme averti de la fin de son calvaire par l'arrivée de papa.

Je me rends compte à ce moment, combien je suis stupide, combien mon comportement a été ridicule. Mon Dieu que je regrette de m'être laissé emporter par mon emballement. Combien j'ai été idiot de le rembarrer brutalement comme je l'ai fait ce jour maudit où j'ai pris la décision de l'humilier publiquement.

C'est le cœur meurtri que je lui tends la main pour lui dire adieu.

Il a les mains moites, il est blanc comme un linge. Puis il rougit de honte lorsque je lui souhaite le bonsoir de circonstance.

Je reste à la porte pour suivre du regard la voiture qui s'éloigne. Avant de disparaître au coin de la rue, il se retourne une dernière fois, il a les yeux brillants, mon Dieu il me semble qu'il pleure. Quelle bêtise!

Tous ces souvenirs déterrés d'un seul coup en pleine nuit dans cette aérogare vieillotte et sans humanité. Quel gâchis, maintenant que j'y pense! Mais la vie passe.

Allons, il faut récupérer les bagages. Je hèle un porteur de l'aéroport qui n'attend que cela pour se précipiter vers moi. Je lui tends mes talons de bagages avant de le suivre vers la zone de livraison où deux manutentionnaires de la Compagnie sont en train de décharger des valises luisantes d'humidité.

Il est là... Après tout, c'est son métier! De près, il est encore plus agréable. Je sens son regard, mon Dieu, ne pas le regarder, ne pas le...

Nos regards se croisent, nos yeux se défient, j'ose un rictus, oui, je t'ai reconnu!

En surface, il garde son sang-froid, mais son attitude trahit la gêne. Il ne bouge pas d'un pouce quand le porteur récupère mes valises, je dois remuer, faire quelque chose!

Julien me ramène à la réalité, il doit sentir, le petit bonhomme, mon cœur qui bat à s'en éclater les ventricules, depuis que je l'ai repris dans mes bras pour confier le couffin

à l'homme de peine. Je baisse le regard en premier, ce n'est pas mon habitude, mais là j'ai des circonstances atténuantes, Monsieur le Juge, je plaide non coupable !

Je sens son regard qui me colle à la nuque lorsque je me dirige vers le douanier qui va contrôler mes bagages.

Je sens son regard insistant lorsque le gabelou salit mes belles valises avec son morceau de craie blanche en griffonnant un signe cabalistique près des poignées, pour me permettre de passer la frontière. Tiens ! aujourd'hui, j'ai de la chance, personne de me demande d'ouvrir mes colis pour farfouiller dans mon petit linge.

Je sens son regard rivé à mon dos lorsque je passe la porte qui me rapproche de la sortie.

Je me sens libre lorsque je me retourne. Il a quitté son poste. Peut-être appelé à d'autres tâches, dommage de se quitter comme ça.

C'est à ce moment que je remarque Pierre-Albert qui est noyé dans la petite foule des personnes qui attendent. Il lit le journal L'Équipe. Il fait sûrement semblant de ne pas me voir, ou alors il préfère finir l'article qu'il a commencé avant mon arrivée.

La rencontre est, comme d'habitude, glacée, à l'image du personnage. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre nous donner en spectacle, mais là tout de même il ne lui était pas interdit de m'embrasser ! Rien non plus pour son fils. Décidément, notre couple n'est pas un modèle du genre.

Mais, tout est de ma faute. Je n'aurais pas dû m'enticher de ce type qui était déjà consternant de banalité au moment de notre première rencontre. Si ce n'était la fortune de

« Papa » qui lui permet de prendre la vie sans trop se fatiguer, je ne l'aurais sûrement pas regardé. Il préfère la fréquentation des copains et les virées en « boîte » plutôt que de se tuer au travail. Il succédera, tôt ou tard, à son père à la tête de l'entreprise d'import-export qui porte leur nom, alors pourquoi s'en faire ?

Au début, en plus du fait que j'ai réussi à quitter l'atmosphère explosive de la maison quand ma mère qui se sent vieillir, et qui a de plus en plus souvent des envies irrépressibles de débauche me rabroue pour un oui, pour un non. J'ai aussi échappé aux sempiternelles questions sur mes sorties, sur mes copains. Et puis avec mon pauvre papa qui subit toutes les avanies depuis un certain temps sans rien dire, les hommes sont lâches lorsqu'ils aiment, moi je n'en pouvais plus et mon mariage m'a procuré cette séparation salutaire à mon équilibre.

Au début de notre union, ce fut la grande virée permanente tant au Maroc avec les copains de Pierre-Albert que dans l'Europe entière.

Après quelques jours à Paris, nous avons continué notre voyage de noce en visitant Venise, Florence puis Rome. Quinze jours dans les îles grecques pour le bronzage, puis ce fut le shopping à Soho.

Le rêve pour une jeune mariée au bras de ce beau gosse, con, mais beau !

C'est au retour de Californie que tout s'est gâté. Quand je lui ai annoncé que j'étais probablement enceinte, il est tombé de haut ! Il n'avait pas pensé à cela ce débile, à nous vautrer des jours entiers dans les chambres des hôtels de luxe que nous fréquentions, sans prendre de précautions ! La pilule n'était pas encore en vente libre à cette époque.

Et bien sûr, ce fut de ma faute. Tout juste s'il ne m'a pas demandé si c'était lui le père !

Le comble c'est quand maman m'a fait le scandale du siècle ! Comment à son âge devenir grand-mère, mais ce n'était pas encore le moment. Trop tôt, nous étions trop jeunes et cet idiot de Pierre-Albert qui approuvait. Ils ont sûrement envisagé le séjour discret dans une clinique qui pratique les avortements sur une grande échelle, avec ce médecin français qui en plus de sa spécialité de faiseur d'anges est bien connu pour rétablir ce que la nature a mal orienté ; l'opération définitive des transsexuels mal dans leur peau.

Heureusement que dans la famille de Pierre-Albert on ne mange pas de ce pain-là. Sauvée par la morale bien pensante des culs bénis !

Et Julien est né, ignorant du drame qui a définitivement détruit notre couple. Maman voulait que je m'installe à Nice où nous avons un appartement. Loin d'elle, de ses calembredaines, de ses parties de jambes en l'air avec toute la population masculine de notre connaissance !

C'est papa qui, pour une fois, a élevé la voix pour me défendre. Il aime bien Julien, lui, et le gâte comme il se doit. Il déborde d'affection à notre rencontre. Il ne se voyait pas séparé de sa fille unique et de son petit-fils.

Mais moi, j'aurais bien aimé Nice, j'y ai beaucoup d'amis qui ont quitté définitivement le Maroc pour construire là-bas une vie nouvelle.

Certaines de mes connaissances ne cessent de me demander de les rejoindre. Cela serait la plus sûre façon de tuer papa qui côté du muscle cardiaque ne va pas fort. Les ennuis familiaux à haute dose, ça tue !

Nous arrivons devant la voiture. Pierre-Albert ouvre le coffre pour embarquer les bagages. Pendant que je paie le porteur, mon mari se cale derrière son volant sans s'occuper le moins du monde de savoir si j'ai des difficultés pour poser Julien dans le berceau qui est installé sur les sièges arrière.

C'est la dernière fois sûrement que je l'aperçois, ce grand échalas qui s'est positionné dans l'encoignure de porte sur le côté de l'aérogare. Il doit être certain de n'être pas vu de ma position, il est là, les mains dans les poches, une cigarette aux lèvres, le bout incandescent dans la nuit dessinant un mouvement saccadé de haut en bas. Sa bouche tremble, il est aussi ému que moi ! Un moment, le rougeoiement de la cigarette illumine son visage, puis c'est de nouveau le noir. C'est la dernière image que je retiendrai de lui.

Entre Pierre-Albert et lui si j'avais eu à choisir !...

SOMMAIRE

L'Arnaque

Monsieur Langremont est un homme fort bien fait de sa personne. D'ailleurs, il ne compte plus les conquêtes féminines qu'il a faites grâce à son port de tête altier et son attitude digne des meilleurs acteurs de cinéma. À propos de cinéma, il ressemble un peu à l'acteur américain Clark Gable. Pour accentuer la ressemblance, il a pris soin depuis déjà quelques temps de se laisser pousser une fine moustache qui souligne un peu plus, la finesse des traits de son visage, et il affiche en toutes circonstances un léger sourire qui, pense-t-il, lui permet de « tomber » toutes les femmes qu'il fréquente le soir dans les dancings et les cabarets à la mode.

Lorsqu'on lui demande sa profession, il répond : « Je suis dans les affaires ! »

Ce jour-là, Prosper Langremont, s'apprête à acheter un véhicule qui lui permettra de, non seulement briller devant les dames, mais aussi de pouvoir être pris au sérieux pour les transactions qu'il doit entreprendre avec ses clients.

Il vient de parcourir les quelque cent mètres de vitrine qui permettent à la société France Auto de présenter tous ses derniers modèles de véhicules. Plus rutilants les uns que les autres, ils sont là, à portée de regard des badauds et des éventuels acheteurs qui viennent s'en mettre plein les yeux, en parcourant lentement la longueur de vitrine qui borde l'immense hall d'exposition permanente de cet importateur automobile, de grandes marques tant américaines qu'européennes.

Soudain, Prosper, oui, nous sommes maintenant assez intimes vous et moi avec notre héros pour l'appeler par son prénom, Prosper donc, se décide et d'un pas bien assuré, entre, après avoir consulté sa montre, pour la énième fois depuis qu'il est arrivé devant le concessionnaire.

L'ayant déjà remarqué à travers les grandes vitres qui bordent l'avenue d'Amade, cette artère élégante qui joint la grande poste de Casablanca, à la place de France, un vendeur, se précipite vers lui et l'entrepren.

« Bonjour, Monsieur, avez-vous été séduit par l'un de nos modèles ou voulez-vous en voir d'autres ? J'ai encore quelques véhicules remarquables au premier étage. Malgré son importance, notre *show-room* (il emploie très souvent des mots anglo-saxons pour bien montrer son érudition) ne peut présenter dans sa totalité la gamme General Motors et British Motors.

— Non, je vais me décider pour cette Chevrolet Bel-Air Sport coupé bicolore qui se trouve derrière le modèle Sedan 4 portes.

— Vous avez raison, Monsieur, ce modèle 56 que l'on vient de recevoir est vraiment l'aboutissement de la gamme de General Motors. Comme vous avez pu le constater, ce coupé sport est équipé d'un moteur V 8 et d'une transmission automatique Power Glide. Il affiche 170 chevaux. Bien entendu ce modèle est équipé de la climatisation, les vitres sont électriques. La consommation est raisonnable, il faut compter...

— Oui, oui, mais c'est exactement ce que dont j'ai besoin ! Mais il me le faut immédiatement, j'ai de la route à faire ce week-end. Pouvez-vous me le préparer ?

— Certainement, Monsieur, nos équipes techniques sont à votre disposition, cela ne nous demandera que le temps d'établir les documents de cession. »

Charles, le jeune vendeur a le cœur qui bat, lui qui pensait avoir à assurer une permanence stérile pendant que son responsable direct, le chef des ventes, profite de sa fin de semaine. Il n'en revient pas ! Toucher la totalité de la prime de vente !

Sa jeune épouse rayonnera lorsqu'il lui annoncera la nouvelle !

Notre ami Prosper s'installe devant le bureau du service des ventes, dans son abri de verre au centre du hall d'exposition.

Charles revient du garage avec le responsable des livraisons. Ce dernier a tôt fait de conduire la Chevrolet au second étage, là où se préparent les véhicules en instance de départ.

On va lui passer un bon coup de polish sur les chromes rutilants. Le plein d'essence sera vite exécuté, les 61 litres du réservoir (16 US gallons), sont versés en un temps record par l'employé de service. Un dernier contrôle des pleins : l'eau du radiateur, le liquide des freins, le mélange spécial lave-glace, le tout effectué rapidement.

Les dernières vérifications terminées, les plaques d'immatriculation provisoires sont rapidement vissées sur les pare-chocs avant et arrière. Enfin, le véhicule ainsi prêt à partir est garé devant la sortie de la concession, en attendant son nouveau propriétaire. La clé de contact est engagée dans le

démarrreur situé à droite du poste de conduite juste à côté du système de commande de la climatisation et du poste de radio.

Pendant ce temps, Prosper remplit le chèque d'un million deux cent mille francs, montant demandé par le vendeur pour pouvoir se mettre au volant du monstre d'acier.

Charles a soudain des sueurs froides. 16 heures 30, les banques viennent de fermer, il n'est plus temps de vérifier si le compte du client est approvisionné.

Il prend le chèque et :

« Je vous demande un instant, Monsieur, je vérifie que les plaques provisoires sont bien posées, je récupère la carte grise et je reviens pour vous remettre votre véhicule.

— Je vous en prie, jeune homme, je ne suis pas à une minute près » susurre notre Prosper qui n'est pas dupe de la réticence du vendeur quant à l'acceptation de son paiement !

Charles, monte quatre à quatre, les deux étages qui séparent le service commercial de la direction. Tout essoufflé, il se précipite dans le bureau de la secrétaire du directeur.

« Madame Garcia, Monsieur Peyrebrune est-il encore là s'il vous plaît ?

— Mais oui, Charles, je vous annonce !

— Merci, Madame, soupire rasséréiné, Charles, je vais pouvoir me couvrir », soliloque-t-il !

Quelques minutes plus tard, muni du blanc seing du patron, Charles tout sourire, retrouve son client qui fume tranquillement en composant des ronds de fumée tout en fixant le plafond de son œil malicieux !

« Tout est arrangé, Monsieur Langremont, si vous voulez bien me suivre, je vais vous faire voir les petites particularités de votre nouveau véhicule. »

Quelques minutes plus tard, Prosper, fier comme Artaban, se glisse dans la circulation de la ville, assez dense à cette heure de sortie des bureaux.

Il descend l'avenue d'Amade, laisse les Galeries modernes sur sa gauche en s'engageant sur la place de France. Feu vert au carrefour du café de France, il bifurque sur la droite pour emprunter le boulevard de la Gare. Il passe devant le grand café du Roi de la Bière et du fleuriste Dandelot, puis juste après l'immeuble de la Chambre de Commerce, il tourne sur sa droite, rue Colbert. Il se gare le long du trottoir devant le petit bureau de poste.

Décidé à téléphoner, il se rend au café des Négociants qui se trouve en face du marché central. Pénétrant dans la salle enfumée du rez-de-chaussée, il se dirige vers le zinc. Au passage, il salue quelques connaissances, comme André Delavigne, Adrien Collet, ses partenaires habituels de bridge, et demande, la ligne téléphonique à Marie-Claire la plantureuse patronne qui trône en permanence à la caisse de l'établissement et qui a toujours un œil sur ses serveurs et sur les clients.

Parvenu au sous-sol, il se dirige vers la cabine et en passant devant les toilettes, il envoie un baiser sonore à la *dame pipi*, Linette De Sousa. Celle-ci rougit de plaisir, Prosper a toujours été son chouchou.

Quelques instants plus tard, c'est un peu agacé qu'il ressort du café, non sans s'être attablé un instant pour trinquer avec ses acolytes. Il retransverse le boulevard de la Gare et remonte dans son véhicule flambant neuf qui l'attend sagement devant les PTT, fermés à cette heure tardive. Prosper prend du plaisir à rouler doucement dans ces rues bien animées à cette heure de fin de journée.

« De toute façon, pour le temps que je vais la garder, je peux bien me faire ce petit plaisir quand même ! D'ailleurs, j'ai encore un moment devant moi avant que le garage ne ferme ses portes pour la nuit », grommelle-t-il soudain, tandis qu'un sourire lui déforme le bas du visage.

Arrivé devant le boulevard de Marseille, il tourne sur sa gauche jusqu'à la place de la Victoire. Au moment de s'engager sur la droite, boulevard de Lorraine, il manque de se faire accrocher par un cycliste imprudent qui conduit son engin, les mains dans les poches, afin d'impressionner un groupe de jeunes filles qui s'esclaffent lorsque l'imprudent doit reposer d'urgence ses mains sur le guidon et freiner à mort afin d'éviter la Chevrolet flambant neuve qu'il n'avait pas vu débouler sur sa droite au moment où il faisait le zouave sur son engin !

Prosper se met à insulter le pauvre vélocipédiste, qui de toute façon ne peut l'entendre puisque les vitres du bahut américain sont relevées, son propriétaire ayant décidé de profiter de la climatisation durant son court périple dans les rues de Casa.

C'est au rond-point Mers Sultan qu'il passe devant le café éponyme, qu'il laisse sur sa droite le café de la Concorde puis qu'il s'engage dans la rue Reitzer et s'arrête le long du trottoir devant l'entrée du City Garage. Pour sa prochaine démarche, le gérant de cet établissement est la personne qu'il lui faut, il ne pourra pas refuser son offre.

Après avoir demandé à s'entretenir avec le patron de l'établissement à l'agent commercial qui vient l'accueillir, Prosper

lui remet sa carte de visite et s'installe dans la salle d'attente du service des ventes.

« Bonjour Monsieur, je suis Marcel Pérez, directeur de ce garage, que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour Monsieur. Voilà, je viens d'acheter un véhicule chez France Auto, mais en téléphonant à mon bureau, je viens de recevoir l'ordre de mon directeur de prendre, toutes affaires cessantes, l'avion pour Paris ce soir. Il m'a ménagé un rendez-vous très urgent avec un de nos plus gros clients, demain matin dans la capitale française. Comme il s'agit d'une affaire extrêmement importante avec à la clé un contrat énorme, je dois obéir à mon patron, qui remboursera mes frais. Ainsi Monsieur, je vous propose de me racheter ma Chevrolet qui n'a que quelques kilomètres à la moitié de sa valeur. Si cela vous agrée, nous pouvons aller la voir de ce pas, car elle est garée devant l'entrée du garage. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Sentant la bonne affaire, le patron de la concession concurrente du vendeur américain, se dépêche de sortir de son établissement à la suite de Prosper, et suivi de son commercial qui, lui aussi, flaire la *bonne occasion*, vient admirer le véhicule tout neuf qui est stationné devant eux !

Invité à faire entrer son automobile dans l'établissement par les professionnels, Prosper engage la Chevrolet sur la rampe d'accès du service commercial et en suivant les directives du contremaître averti par les soins du directeur, il l'engage sur le pont élévateur du service technique.

Rapide tour des organes essentiels, et vérification du compteur qui ne marque que 7 kilomètres, l'affaire est rondement menée. Prosper se retrouve, quelques minutes plus tard, devant la station de taxis de la rue de l'Aviation Française, près de l'entrée du dojo de maître Marissal, ceinture noire troisième dan de judo, la plus importante salle d'arts martiaux de Casa.

Muni de ses six cent mille francs, satisfait de sa transaction, notre ami se fait conduire à l'agence Air France, au coin de l'avenue de la République et la rue de Foucault.

Pendant ce temps, ravi de la bonne blague qu'il vient de faire à son concurrent, Perez, retourne dans son bureau et demande à sa secrétaire d'appeler le directeur de France Auto. Il ne peut pas s'empêcher de narguer ce dernier qui lui a déjà taillé quelques croupières dans le temps, il est content de pouvoir le faire bisquer. Une fois n'est pas coutume !

« Allo ? Mon cher Peyrebrune ?

— Oui, Perez, que puis-je faire pour vous ?

— Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, votre dernier modèle de chez Général Motors le coupé Bel-Air, savez-vous où il se trouve à cet instant ? Silence ... — Et bien mon cher, il est dans ma vitrine, il est en vente pour un peu plus d'un million, avec un gros rabais par rapport à votre prix catalogue.

— Qu'est ce que c'est que cette histoire ? Vous n'êtes pas concessionnaire de la marque que je sache, puisque nous avons l'exclusivité ! Comment avez-vous procédé ?

— Oh, c'est facile, c'est votre client Langremont qui vient de me la céder pour un prix intéressant, mais je suis prêt à vous la revendre au prix catalogue si vous le voulez !

— Mais, je ne comprends pas, Langremont sort de chez moi il y a à peine trois quarts d'heure, il n'a pas pu vous vendre son véhicule en faisant une grosse perte tout de même !

— Mais si, il l'a fait, il m'a expliqué qu'il doit se rendre de toute urgence à Paris par le vol de ce soir, il s'est débarrassé de la voiture et il est maintenant, d'après ce qu'il m'a déclaré, chez Air France pour prendre son billet.

— Écoutez Perez, tout cela me semble louche, je crois que vous et moi, sommes victimes d'un escroc de haut vol !

— Parlez pour vous mon vieux, moi, je me suis contenté de racheter un véhicule que je possède légalement maintenant. S'il y a escroquerie, c'est vous qui êtes le dindon de la farce. Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous retourner la Chevrolet sans que je puisse prendre mon bénéfice dans cette affaire. J'ai déboursé six cent mille francs que j'ai payés en bons billets de la banque d'État du Maroc. C'est à vous de faire le nécessaire pour récupérer le prix de vente de cette voiture. »

Devant cette démonstration imparable de Perez, le directeur de France Auto ne sait quoi répondre. Soudain, il se ravise, il a la solution !

Il raccroche et demande à sa secrétaire d'appeler le commissaire de police de l'aéroport du Camp Cazes.

« Commissariat du port aérien, j'écoute.

— Bonjour, Monsieur, je suis le directeur de France Auto, pourrais-je parler à monsieur le Commissaire s'il vous plaît ?

— Certainement, Monsieur, je vous le passe !

— Commissaire Lavardin !

— Bonjour, monsieur le Commissaire, Peyrebrune à l'appareil, comment allez-vous cher ami ?

— Bonjour, cher ami, que puis-je faire pour vous ?

— C'est une affaire assez délicate qui me conduit à vous contacter. Cet après-midi après la fermeture des banques, un client est venu m'acheter un véhicule pour une grosse somme d'argent, un million deux cent mille francs exactement, payé en chèque sur la Banque Marocaine pour le Commerce et l'Industrie. Ce qui est normal, mais ce qui l'est moins c'est qu'une heure plus tard, ce même client a revendu le même véhicule chez Perez du City Garage. Ce dernier vient de m'en aviser, en me certifiant qu'il a payé en liquide six cent mille francs, c'est-à-dire pour la moitié de sa valeur, le véhicule qui n'a que quelques kilomètres au compteur. De plus, j'apprends, toujours par Perez, que ce client plutôt louche qui se nomme Langremont se trouve dans l'agence Air France où il est en train d'acheter un billet d'avion pour le vol de ce soir à destination de Paris. J'ai peur d'être victime d'une escroquerie et je m'en reporte à vous pour savoir quelle conduite à tenir dans le cas présent.

— Je ne vois qu'une solution, il vous faut porter plainte immédiatement auprès du commissariat de votre quartier pour escroquerie. Muni de cette plainte que je ferais monter au terrain par un planton, je pourrai appréhender votre escroc au moment où il se présentera aux formalités de départ.

— Merci, je vais de ce pas déposer ma plainte.

— Au fait, êtes-vous sûr au moins que votre acheteur a payé avec un chèque sans provision ?

— Sûr, non ! Mais, comme il a exigé d'être payé en argent liquide pour un véhicule réglé par chèque quelques instants

auparavant, on peut supposer qu'il a monté cette opération pour nous soutirer une belle somme.

— Je veux bien vous croire, Monsieur le directeur, mais réfléchissez bien avant de déposer une plainte pour carambouille, il pourrait éventuellement se retourner contre vous, et vous pourriez avoir des ennuis avec la justice. Maintenez-vous votre position ?

— Oui, oui, je suis certain maintenant qu'il a monté toute cette affaire pour récupérer de l'argent liquide. Et puis, comme nous sommes vendredi, il a fait en sorte que l'on ne puisse vérifier son compte bancaire avant lundi. Et d'ici là, il sera loin, si on ne peut pas le garder en cellule.

— Très, bien, j'attends votre plainte et je vous demande d'être présent au départ du vol pour Paris, disons vers vingt-deux heures, soit une heure avant l'horaire prévu de l'envol du Constellation d'Air France. De plus, je téléphonerai à l'agence de la Compagnie pour vérifier que votre client indélicat se trouve sur la liste des passagers du vol de ce soir.

— À tout à l'heure, monsieur le Commissaire... »

À l'aéroport, une hôtesse d'Air France annonce le départ du vol 2038 à destination de Paris aéroport d'Orly : « Vous êtes priés de vous présenter en porte de départ pour accomplir les formalités de douane et de police ».

Ce soir-là, ce sont Pascal et Michèle qui accueillent les passagers du vol de nuit pour Paris à l'enregistrement.

En majorité, le vol est composé de travailleurs marocains qui rejoignent leurs chantiers après avoir passé quelques semaines de congés dans leurs familles, pour la plupart, au bled. Quelques Européens profitent également de ce vol à tarif

réduit pour pouvoir être à pied d'œuvre le lendemain matin dans Paris. Ils pourront ainsi utiliser le samedi à faire des courses dans les grands magasins, avant de reprendre dimanche soir le vol qui les ramènera pour être au travail lundi matin, après un week-end passé, soit dans leur famille, soit à applaudir quelque spectacle de théâtre ou de cabaret.

Michèle est une très jolie fille qui attire irrésistiblement le regard, et certains de ses collègues aimeraient bien lui conter fleurette lorsqu'ils ne sont pas de service. Mais Michèle est sage, et lorsqu'elle n'est pas dans les bras de son « fiancé », elle reste une chic fille, elle ne veut pas prêter le flanc aux médisances des collègues de travail.

Pascal, lui, c'est le tombeur de la bande et ses conquêtes féminines ne se comptent plus. Il a bien essayé avec sa collègue, mais il a toujours essuyé des refus polis. Ils sont restés en bons termes et il ne lui reste que des regrets.

C'est Michèle qui reçoit Prosper lorsque celui-ci lui tend son billet.

« Bonsoir, Monsieur, avez-vous des bagages à enregistrer ?
— Bonsoir, Mademoiselle, juste un bagage à main. »

Michèle est habituée à ce genre de passager qui ne s'encombre pas de valise de soute pour aller passer deux jours dans la capitale française. D'ailleurs son billet lui confirme qu'il est réservé pour dimanche soir.

« Vous voudrez bien vous présenter maintenant au contrôle des documents, douane et immigration, il ne vous reste que quelques minutes avant l'embarquement.

— Merci Mademoiselle. » (J'aimerais bien pouvoir voyager avec ce beau brin de fille. Hélas, je ne suis pas encore dans l'avion !)

Dans le bureau du commissaire, Monsieur Peyrebrune a retrouvé le chef d'escale de la compagnie aérienne qui, prévenu du problème posé par un de ses passagers, s'est rendu à l'aéroport pour essayer d'éviter un incident au moment du départ.

Quelques minutes plus tard, un inspecteur préposé au contrôle des passeports vient prévenir son patron que Langremont est devant son guichet.

Monsieur Lavardin sort de son bureau et se dirige vers le suspect pour l'attirer dans son bureau en évitant que ce dernier provoque un esclandre.

Il informe Langremont que monsieur Peyrebrune, ici présent a déposé une plainte contre lui pour tentative d'escroquerie :

« Cet après-midi vous avez acheté une Chevrolet que vous avez payée avec un chèque sur la BMCI. Vous avez revendu le véhicule une heure plus tard pour la moitié de sa valeur et vous avez exigé un paiement en liquide. Ensuite, vous vous êtes rendu à l'agence Air France pour acheter, toujours en liquide le billet que vous voulez utiliser sur le vol pour lequel vous vous êtes présenté à l'instant au contrôle des formalités de départ. Reconnaissez-vous les faits ?

— Bien entendu Monsieur le Commissaire, tout ceci est exact. Je vais vous expliquer, ceci n'a rien d'exceptionnel. J'avais décidé d'acheter un véhicule de luxe grâce aux primes

commerciales que j'avais engrangées à la suite de plusieurs affaires que j'ai réalisées pour mon patron. Avant de partir en week-end, j'ai appelé ce dernier pour l'aviser que je serais absent au début de la semaine prochaine, car j'avais l'intention d'aller faire un tour avec ma fiancée à Marrakech et dans le Sud marocain. Mais, mon patron a exigé que je me rende à Paris pour rencontrer un de nos meilleurs clients afin de conclure une affaire très importante. Il m'a proposé de me rembourser tous mes frais y compris d'achat de ma Chevrolet si j'acceptais sa demande de mission. Dans ce but, il me faut impérativement prendre le vol de cette nuit. Je ne vois là rien d'illégal à ce que je sache !

— C'est exact ! Cependant, la société France Auto vous soupçonne d'avoir payé le véhicule avec un chèque sans provision. Cette manière de procéder est une escroquerie caractérisée. D'ailleurs, vous avez attendu la fermeture des banques pour pénétrer dans le magasin et pour procéder à l'achat du véhicule.

— Mais enfin, monsieur le Commissaire, mon compte est bien approvisionné, je vous le garantis, d'ailleurs, vous pouvez contacter mon patron, monsieur Langlois, dont voici le numéro de téléphone, qui vous confirmera qu'il vient de faire virer sur mon compte cette semaine plus de deux millions de francs de commissions que j'ai gagnées en concluant plusieurs affaires le mois dernier. Je ne sais pas comment vous procédez, mais moi, il me faut quand même quelque temps avant de me décider sur un modèle, d'autant plus que je dois, tenir compte aussi de l'avis de ma compagne !

— Écoutez, Monsieur, je ne puis me contenter de votre parole. En effet, vous pouvez avoir eu des complices dans

cette affaire. Seule votre banque pourra dès lundi matin lever le doute sur votre façon de procéder.

— Vous voulez dire que vous allez m’empêcher de prendre cet avion pour Paris, maintenant ?

— Bien entendu à moins que vous puissiez me donner la preuve tangible de votre bonne foi.

— Hélas, Monsieur, comme vous l’avez dit, seule la banque pourra vous confirmer l’état de mon compte et cela seulement lundi matin. Maintenant, il faut que je vous informe que si je ne peux pas être demain matin à mon rendez-vous rue de la Boétie, je vais faire manquer une affaire de plusieurs centaines de millions de francs à notre société, et dans ce cas, mon patron et moi-même allons nous retourner contre le responsable qui m’empêche de participer à ce rendez-vous. Je vous signale que nous avons en notre possession, les preuves de ce que j’avance, en l’occurrence, il s’agit du double des contrats que je dois signer pour ma société demain matin à Paris et qui sont au siège de la société, ici, avenue d’Amade. Dans ces documents figure une clause qui stipule que si notre entreprise n’est pas en mesure de concrétiser le contrat avant la fin du week-end, notre client va accepter une offre équivalente de notre principal concurrent, et que nous allons perdre définitivement l’affaire. De plus, nous allons devoir procéder au paiement d’un dédit très important, dont je n’ai pas le montant exact, mais qui doit se monter à quelque chose comme dix pour cent du montant total de la transaction. Il me semble que ce Monsieur, que je ne connais pas d’ailleurs, prend là une lourde responsabilité en m’empêchant de monter dans cet avion !

— Monsieur Peyrebrune, maintenez-vous votre plainte à l’encontre de monsieur Langremont ici présent ?

— Je la maintiens, monsieur le Commissaire ! Je la maintiens d'autant plus que mon collaborateur m'a informé avant que je vienne vous rejoindre ici, que monsieur Langremont, a quitté définitivement son hôtel, le Marhaba, cet hôtel de luxe bien connu, en réglant sa facture avec un chèque. L'hôtel n'a pas eu le temps de vérifier si le compte était approvisionné, car monsieur Langremont a attendu d'avoir récupéré son billet d'avion, vers dix-huit heures, puis il s'est rendu à pied au Marhaba qui se trouve à cent mètres de l'agence de la compagnie aérienne pour récupérer ses bagages.

— C'est normal, j'ai attendu d'être sûr de pouvoir prendre le vol de ce soir avant de libérer ma chambre.

— Alors, pourquoi avoir payé votre note d'hôtel avec un chèque alors que vous aviez encore sur vous une partie importante en liquide de la vente de la Chevrolet ?

— Mais, je voulais conserver sur moi cette somme, que d'ailleurs j'ai encore, pour pouvoir faire des achats à Paris, je n'ai pas de compte bancaire en France, le seul moyen que nous avons trouvé avec mon patron, pour pouvoir payer toutes mes dépenses, en France, c'était de revendre justement mon véhicule neuf afin de récupérer une somme en liquide que je devais changer à l'arrivée à Orly. Je devais prendre en charge la totalité des frais de notre client. Mon patron m'avait donné carte blanche pour régler cette affaire sans lésiner sur les dépenses. Enfin, je vous signale que les frais de déplacement sont à la charge de mon entreprise et qu'ils sont payés sur un compte de la société, comme ma chambre d'hôtel.

— Monsieur Peyrebrune, je vous repose la question, car l'affaire est grave, rien ni personne ne peut confirmer ou infirmer que votre client a voulu vous porter préjudice, et jusqu'à preuve du contraire, le chèque qui a servi à payer la

Chevrolet est payable dès lundi matin. Vous allez au-devant de sérieux problèmes. Maintenez-vous votre plainte ?

— Je la maintiens plutôt deux fois qu'une !

— Parfait monsieur Langremont, vous êtes en état d'arrestation pour tentative d'escroquerie. Vous allez descendre au commissariat central de Casablanca où vous passerez les prochains jours en cellule, en attendant que l'on puisse interroger votre compte bancaire.

— Bien, monsieur le Commissaire, je m'incline devant la force, mais je vous demande de porter au procès-verbal de cette arrestation, que je dépose une plainte à l'encontre de cette personne et de sa société. De plus, je réclame d'ores et déjà le paiement des indemnités que mon patron va devoir payer à notre client, nonobstant les dommages et intérêts que notre avocat va demander devant la justice.

— C'est noté. Garde emmenez le prévenu au commissariat central.

— À vos ordres, monsieur le Commissaire.

— Monsieur le Commissaire, voulez-vous faire prévenir un de mes amis qui se trouve dans l'avion que je ne pourrais pas partir avec lui et qu'il contacte notre entreprise pour que l'on prenne des dispositions à l'arrivée à Paris, pour tenter si possible de rattraper l'affaire lundi dans la journée !

— Monsieur le chef d'escale d'Air France, ci-présent va s'en charger. »

Lundi matin, neuf heures. Au guichet de la BMCI, le chef comptable de France Auto présente le chèque de Langremont.

Après avoir vérifié l'état du compte de ce dernier, l'employé demande au comptable :

« Vous voulez la somme en liquide ou je vous crédite le compte courant de la société ?

— Vous pouvez créditer le compte, je ne vais pas me promener avec une telle somme ! »

De retour à son bureau, il avise immédiatement monsieur Peyrebrune qui en apprenant la nouvelle a un début de syncope. Il doit s'asseoir quelques instants avant de pouvoir parler et d'agir.

Il appelle immédiatement le commissaire et fait libérer Langremont qui sale, pas rasé depuis deux jours se retrouve sur le trottoir du boulevard Jean Courtin, devant le commissariat central. Il hèle un taxi et se perd dans la circulation matinale.

Épilogue :

Quelques semaines plus tard, le directeur de France Auto est cité à comparaître sur plainte de la société de monsieur Langremont. Celui-ci a donné à la justice des preuves comme quoi il a effectivement perdu plusieurs millions à cause du dédit. La société France Auto sera condamnée à payer ce dédit ainsi que des intérêts.

Fin de l'histoire ? Non, car quelques années plus tard, monsieur Langremont (qui ne s'est jamais appelé Langremont, d'ailleurs !) est condamné pour escroquerie. Il a tenté de faire le même coup, à Tunis, mais là, il n'a pas eu de chance, car un responsable de la banque était encore présent à 17 heures et a pu vérifier que le compte était approvisionné.

Mais, étant au courant de l'histoire de France Auto, il en a informé la Police qui a pris la bande de monsieur Langremont en flagrant délit. La société qui avait demandé un dédit à notre homme était une société bidon soupçonnée par la justice dans plusieurs affaires du même genre.

Bien mal acquis ne profite (presque) jamais !

SOMMAIRE

L'appartement de passe

Émile est un *julot*. Avec la classe certes, mais c'est quand même un *hareng* qui ne connaît comme travail que la mise sur le trottoir des femmes.

Ce *mac* a du génie lorsqu'il s'agit de trouver les moyens de pratiquer son ignoble métier sans se faire prendre par la Brigade mondaine. D'ailleurs Émile a un casier aussi vierge qu'il est possible. C'est certain que durant la dernière guerre, il a dû louvoyer ferme pour éviter les ennuis avec la police. C'est bien simple, ses copains de travail qui sont sujets aux incessantes cures de repos à l'ombre des grands murs gris sales des prisons n'en reviennent pas.

« Émile dit nous ta combine pour passer au travers des filets de la *maison poulaga* ! »

Mais Émile ne dit rien.

À la libération, des collègues jaloux l'ont dénoncé, mais Émile a quitté le territoire national avant d'être embastillé.

C'est ainsi que « M^ôssieur » Émile exerce, depuis lors, ses coupables activités au Maroc. Ce pays, pour les aventuriers de toutes sortes, c'est le paradis. Tout s'achète, tout se vend, avec à chaque fois de juteuses commissions.

Mais ça, c'est trop fatigant pour notre « héros ».

Au Maroc, du fait que ce sont souvent les meilleurs policiers français qui sont envoyés par l'Administration, le métier de truant est très risqué.

Alors Émile a trouvé la combine. Pas de tapin pour ses filles, pas de bars à hôtesse. Que du sur rendez-vous, du cousu

main, de la finesse et surtout l'idée de génie qui va faire d'Émile le champion de la prostitution de luxe.

La combine à Émile je vous la livre telle qu'elle a été exploitée pendant plusieurs années par ce génie du proxénétisme.

Voici donc la recette. Heureusement pour la morale publique elle n'est pas sans danger et le fait qu'elle a été découverte et démontée en définitive, n'est que justice.

Par le plus grand des hasards, Émile fait connaissance d'un gars du bâtiment qui lui raconte l'histoire suivante.

« Émile, tu me croiras si tu veux, mais je travaille sur la construction d'un grand immeuble de rapport, boulevard de Lorraine. C'est un immeuble qui va regrouper toutes les techniques modernes. Mais ce qui est inhabituel, c'est la façon avec laquelle ils mettent en place des sorties de secours dans des gaines isolées, en plein milieu du bâtiment.

En effet, chaque appartement possède une petite porte située entre la cuisine et la salle de bain. Cette porte n'est pas visible lorsque l'on ne connaît pas le système. Elle ouvre sur une plate-forme dans la gaine qui est une colonne sèche. Entre chaque niveau, un escalier en colimaçon certes assez raide, mais quand même facile à emprunter même pour des personnes âgées.

Si tu voyais le système, tu verrais avec quelle facilité on peut passer d'un appartement à un autre à condition que les logements soient situés soit au-dessus, soit au-dessous les uns des autres. Bien sûr, les portes sont munies de serrures spéciales qui empêchent toute effraction et puis pour rejoindre le rez-de-chaussée et la sortie, seules les personnes qui veulent descendre peuvent le faire.

Un système d'alarme avec sirène condamne les possibilités d'entrée par cette issue. D'autant que les évacuations extérieures sont contrôlées par les gardiens de l'immeuble. Je n'ai jamais vu cela, c'est vraiment un modèle du genre. »

Émile gamberge à toute allure, il vient d'apercevoir le parti qu'il pourrait tirer de ce que l'on vient de lui décrire pour sécuriser ses combines. Il faut y réfléchir...

« Police des mœurs, ouvrez !

— Voilà on arrive, on arrive. Bonjour, monsieur l'Inspecteur, que puis-je faire pour vous ?

— Vous faites l'objet d'une plainte pour prostitution clandestine par vos voisins de pallier qui voient défiler à longueur de journée et de nuit des hommes seuls qui ne restent pas plus d'une heure ou deux à chaque visite. De plus, on entend des bruits de fête incessants qui proviennent de votre appartement, alors qu'il n'y a que vous monsieur Émile Z... comme habitant recensé. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Mais rien monsieur l'Inspecteur, tout cela est une méprise, s'il est vrai que je reçois beaucoup, ce sont mes amis qui viennent me rendre visite, et j'en ai de nombreux, des amis, depuis la guerre et la résistance.

— Nous allons bien voir, j'ai une commission rogatoire, nous allons fouiller votre appartement de fond en comble, et nous allons sûrement découvrir des choses intéressantes, laissez-nous passer. »

Une heure plus tard le responsable de la Brigade des mœurs est bien obligé de le reconnaître, il n'a rien trouvé.

Pour la forme, il emmène « Monsieur Émile » pour vérification d'identité au commissariat central. Celui-ci en sera

quitte pour une nuit blanche, mais cela n'a pas l'air de l'affecter outre mesure.

Ce n'est que quelques années après l'indépendance du Maroc, alors que « Monsieur Émile » était déjà parti vers le Brésil pour finir joyeusement ses jours, que la police découvrit le pot aux roses. En effet, le nouveau propriétaire en voulant faire des travaux, découvrit le passage oublié dans lequel ces dames avaient laissé quelques affaires intimes qui ne laissaient aucun doute sur l'activité des belles.

Mais comment, « Monsieur Émile » avait arrangé son affaire pour éviter de se faire pincer en flagrant délit ?

Il avait acheté deux appartements situés l'un au-dessus de l'autre.

Il avait soudoyé le gardien et avait installé un signal sonore déclenché par ce dernier lorsque la police faisait une descente dans l'immeuble.

Dès que l'alarme retentissait, les jeunes femmes descendaient par la gaine dans l'appartement de l'étage inférieur qui appartenait aussi au proxénète et attendaient la fin de l'alerte.

Les fameux clients restaient attablés avec Émile en attendant la fin de la perquisition puis ils n'avaient plus qu'à s'éclipser individuellement lorsque les inspecteurs avaient quitté l'immeuble, et les voisins qui avaient porté plainte ne comprenaient pas pourquoi, les forces de l'ordre étaient incapables de faire cesser les bacchanales.

On n'entendit plus jamais parler d'Émile, peut-être a-t-il été victime de quelque gang brésilien. Paix à son âme !

SOMMAIRE

J'ai deux amours !

Vraiment, avec son costume de gouvernante à l'anglaise, poussant le landau devant elle, Christiane a une couverture parfaite pour ce genre d'action.

La tenue immaculée qui moule harmonieusement son corps ravissant, sa cape bleue avec ses bretelles de maintien croisées réglementairement autour de ses seins généreux, son bonnet de la même couleur qui est maintenu impeccablement par des petites broches, dans sa chevelure abondante de blonde authentique, oui décidément, Jacques son chef de réseau et accessoirement son amant a eu raison de l'embaucher pour ce travail qui demande de la rigueur et du sang froid.

Elle doit, comme son responsable lui a ordonné, porter un message de la Résistance à une personnalité mondialement connue et qui a été mise au vert momentanément, en raison de son action passée avec ceux des Français qui refusent le joug hitlérien.

Elle en a trop fait cette merveilleuse artiste américaine, les Officiers de l'Abwehr sont à ses trousses. En haut lieu, du côté des Français libres, on a jugé plus prudent de la dissimuler au Maroc pendant quelque temps, ce qui devrait lui permettre de se faire oublier des services de contre-espionnage et de la Gestapo.

C'est ainsi qu'elle a pris résidence dans une clinique huppée de Casa, la clinique Mers-Sultan. Installée dans une chambre individuelle, elle n'a de contact avec le réseau de Jacques que par l'intermédiaire de Christiane.

Cette dernière est gouvernante dans une famille bourgeoise. Elle s'occupe du petit dernier, Alexandre qui vient d'avoir un an au mois d'août dernier.

Ce jour-là, la pluie de septembre menace lorsque Christiane sort de la villa du boulevard de la Marne, tourne à droite, comme pour s'éloigner de son objectif, retourne encore sur sa dextre pour emprunter la rue de Champagne qui va la mener à l'entrée est du parc Murdoch.

Elle ne doit pas se rendre dans l'établissement hospitalier par le chemin direct. Les ordres sont clairs, elle doit d'abord s'assurer qu'elle n'est pas suivie lorsqu'elle quitte la villa de ses employeurs.

Arrivée à l'entrée du parc, la pluie se met à tomber, quelques gouttes au début avant d'augmenter brutalement à la façon des ondées tropicales.

L'averse ne durera pas, mais elle va être violente pendant quelques minutes.

Poussant toujours le landau à grandes roues, Christiane a couru se réfugier sous une tonnelle entourée par les micro-couliers taillés en arbustes, pour qu'Alexandre, malgré tout protégé par la capote caoutchoutée de la poussette ne soit pas trop mouillé.

Avec la pluie, la température baisse de plusieurs degrés en quelques instants. Il faut se presser maintenant, car le petit n'est pas vêtu très chaudement, il risque d'attraper froid.

Christiane s'en veut d'avoir été négligente, mais le mal est fait, il faut aller au bout de la mission.

L'averse s'est arrêtée depuis quelques instants, lorsque le landau reprend sa progression dans les allées du parc. Il passe devant la zone de jeux, déserte à ce moment, puisque l'on est en pleine semaine, et qu'à 15 heures, tous les petits

Casablancais sont sagement à l'école, et puis, de toute façon, la pluie aurait chassé même les plus hardis.

Après un dernier virage à droite, Christiane se retrouve à la porte côté nord, en face de l'entrée principale de la clinique.

De cet endroit, on embrasse d'un seul coup l'ensemble de la situation géographique des lieux.

Devant la porte d'honneur du merveilleux jardin d'agrément, le boulevard de la Marne sépare le parc de la clinique.

Un petit terre-plein planté d'immenses palmiers permet d'emprunter, vers la droite, le trottoir sud du boulevard de Londres avec ses quatre voies et ses immenses trottoirs pavés, qui vous mènent directement sur la place de la Liberté.

Enfin encore quelques pas, et c'est la perspective dégagée du boulevard de la Marne, avec au fond sur la droite le bâtiment de trois étages tout de blanc badigeonné, qui abrite la demeure des patrons de Christiane, que l'on aperçoit entre les palmiers qui commencent à montrer fièrement leur plumeau devant les villas plus élégantes, les unes que les autres.

Pas âme qui vive à l'horizon, la mini tornade aura fait fuir les plus téméraires des agents ennemis, si toutefois ils avaient entrepris la filature de la belle résistante.

La *nurse* pourrait se diriger droit devant elle pour entrer dans le bâtiment hospitalier. Mais les ordres sont formels, les membres du réseau doivent emprunter la porte de côté, qui sert aux urgences.

La gouvernante l'atteint en moins d'une minute.

L'endroit est désert, et la jeune femme qui connaît bien sa leçon va appliquer la procédure de sécurité habituelle.

Elle passe devant la porte, sans un regard vers la clinique.

Quelques mètres encore, et elle bifurque vers la droite, dans la rue de Madrid.

Là, sur le côté droit, les balcons des chambres de la clinique surplombent le mur d'enceinte noyé dans les massifs de bougainvillées.

Christiane regarde furtivement le deuxième balcon pour voir si le signal est bien en place.

Le bouquet de roses que l'on apporte chaque jour à la grande vedette du music-hall est posé sur la table de la terrasse. C'est bon, la voie est libre.

La gouvernante du petit Alexandre traverse la petite rue en légère pente tout en s'éloignant de la clinique puis, semblant se raviser elle exécute un demi-tour et en quelques enjambées se retrouve sur le boulevard.

Toujours personne, toujours pas de filature à l'horizon.

La jolie jeune femme trouve ces précautions inutiles. À 1500 kilomètres de la mère patrie, elle sait que la « Kommission d'Armistice » allemande qui se tient dans l'hôtel d'Anfa qui abritera dans quelques mois la fameuse conférence ou Roosevelt, Churchill, Staline et de Gaulle, décideront du sort du monde redevenu libre, est bien trop peu pourvue en membres des services spéciaux divers pour assurer une surveillance complète des « terroristes » et pour tenter de trouver le refuge de la comédienne américaine. Mais la règle doit être appliquée jusqu'au bout.

Après avoir de nouveau viré sur sa gauche, Christiane se dirige directement vers l'entrée de la clinique.

Elle gare le landau sur un endroit réservé aux brancards et autres accessoires de transport, attrape le petit bébé qui est maintenant transi de froid et ils montent ensuite les trois marches qui les mènent dans les locaux de service de la clinique.

Le « chaouch » la connaît bien, il lui fait un petit signe en lui donnant le bonjour traditionnel.

« Salam-ala-y-koum ou Lalla. (Dieu te bénisse, Princesse !)

— Ala-y-koum salam a khouilla. » (qu'il te bénisse aussi, mon frère !)

À l'intérieur de la clinique, Christiane se dirige directement vers la chambre de celle qui l'attend pour prendre connaissance des dernières instructions.

Après avoir frappé le signal convenu à la porte, Christiane entre sans attendre la réponse et là, elle retrouve comme à chaque fois avec une certaine joie son idole des cabarets d'avant-guerre ; la grande, l'incomparable Joséphine Baker.

Celle-ci est allongée sur son lit.

En robe de chambre molletonnée, elle n'a rien de la grande meneuse de revues de Paris qu'elle a été pendant les années qui ont suivi son arrivée des États-Unis.

Point de maquillage, point de paillettes, point de ceinture de banane.

La divine artiste est simplement mise, mais elle dégage une aura particulière, ce qui la ferait remarquer si elle venait à se promener dans les rues de Casa.

Il est certain qu'elle provoquerait une belle révolution si ses admirateurs savaient !

Avec son accent inimitable, elle engage une conversation banale avec Christiane. Il ne serait pas raisonnable de parler boutique dès que le contact est établi. Malgré les précautions, il se peut que le courrier de la Résistance ait été suivi et que les hommes de main nazis surgissent à l'instant.

À ce moment, depuis la couverture de laine que la *nurse* a dans ses bras, un petit éternuement se fait entendre.

Joséphine est tout de suite alertée par cette manifestation infantine.

Christiane lui explique qu'ils ont subi une pluie violente et que Alexandre a dû attraper un peu froid.

La grande artiste en est toute tourneboulée. Elle demande à Christiane de lui confier le bébé afin de le réchauffer. Aussitôt dit, aussitôt fait, Alexandre se voit dépouillé de sa couverture humide et enfourné rapidement sous les draps du lit à côté de Joséphine.

Réchauffé par les bons soins de ses amies, le bébé ne tarde pas à s'endormir en suçant son pouce.

Joséphine le regarde avec beaucoup de bonté et dit en s'adressant à lui :

« Et bien toi quand tu seras grand tu pourras dire que tu as couché avec Joséphine Baker ! »

Christiane se met à rire de bon cœur du mot de l'artiste et lui promet de lui faire part de la scène à la fin de la guerre lorsque tout sera rentré dans l'ordre en Europe.

Les deux femmes s'éclaffent puis redevenant sérieuses, elles échangent les dernières informations du réseau.

La Résistance a eu vent des soupçons de la Gestapo, les policiers nazis la recherchent activement.

En effet, Joséphine, avant de quitter la France, a fait partie d'un réseau, et son château des Milandes a servi de lieu de rendez-vous pour les responsables nationaux des Forces françaises de l'intérieur, et les Allemands savent maintenant qu'elle a accueilli à plusieurs reprises des envoyés du Général de Gaulle pour des réunions importantes.

Le préfet Jean Moulin est venu ici à maintes reprises et cela s'est su.

Il faut maintenant quitter Casa rapidement.

Un lieu plus sûr a été trouvé, dans une ferme du bled marocain, près de Marrakech où Joséphine pourra attendre le débarquement allié d'Afrique du Nord en sécurité.

« Le plan d'exfiltration ainsi que les codes de reconnaissance sont dans le message chiffré que je vous ai apporté.

— Vous pouvez me le donner maintenant, je crois que nous ne risquons plus rien.

— Il va falloir attendre que votre jeune « amant » se réveille maintenant, car c'est lui qui en est le porteur involontaire, cousu dans ses couches », lui répond Christiane en riant.

Joséphine se joint à l'hilarité du courrier de la Résistance et se retourne vers Alexandre qui bien inconsciemment du fait, vient quand même d'entrer dans la grande chaîne de la lutte clandestine, tout en suçant son pouce !

Trente-deux ans plus tard, Alexandre aura l'occasion de revoir Joséphine Baker une deuxième et dernière fois.

La grande vedette du cabaret déjà bien fatiguée, puisqu'elle disparaîtra quelque temps plus tard, fait de fréquents voyages entre la Côte d'Azur et Paris pour tenter de régler les problèmes que lui pose sa générosité.

Elle a recueilli et adopté plusieurs enfants du monde entier.

Ils vivent dans une propriété des Milandes que Joséphine et son mari Jo Bouillon, lorsque ce dernier était encore vivant, tentent de conserver.

Mais la grande artiste tire le diable par la queue pour garder le domaine. Joséphine tente d'obtenir du gouvernement français des aides pour les enfants abandonnés.

Dans ce dessein, elle se rend de temps en temps à Paris par avion depuis l'aéroport de Nice, où Alexandre travaille comme responsable d'une compagnie aérienne intérieure.

Sur l'aéroport, tout le monde connaît et aime Joséphine. On respecte son action et l'on fait tout pour l'aider. Ainsi lorsqu'elle voyage, elle a droit au traitement VIP.

Ce jour-là, la Caravelle de 8 h 10 est stationnée devant l'aérogare. Comme d'habitude, Joséphine Baker a été annoncée sur la liste des passagers avec les signes d'attention spéciale qui va permettre de lui réserver un siège à l'avant de l'appareil.

Le personnel de bord est prévenu, la personnalité arrivera à bord en dernier afin de lui éviter une attente fatigante en salle d'embarquement.

La Chambre de commerce de Nice Côte d'Azur qui assure la gestion de l'aéroport met à la disposition des clients prestigieux des locaux d'accueil, qui permettent à ces derniers de ne pas être l'objet de la curiosité de la part des autres voyageurs, pendant l'attente qui précède le départ.

Lorsque tous les passagers sont montés à bord, Paul, un sympathique chauffeur de bus, niçois jusqu'au bout des ongles, qui assure le transport des clients des vols stationnés au large, c'est-à-dire dont le parcours entre l'aérogare et l'avion est trop important pour que le cheminement ne soit pas possible à pied, amène son, car devant la porte de départ.

Il demande aux agents de la Compagnie de faire monter Joséphine dans son véhicule afin de lui éviter les quelques mètres à parcourir à pied.

Le personnel chargé du départ s'en amuse et accepte cette aide inattendue pour la grande dame.

Alexandre qui doit se rendre à l'avion monte dans le véhicule avec l'illustre passagère.

Le car qui est prévu pour 60 personnes va parcourir les quelques centaines de mètres du circuit réglementaire avec ses deux clients et son chauffeur.

Pendant tout le temps du parcours, Alexandre va se demander s'il doit se présenter à Joséphine pour lui rappeler la scène qu'ensemble ils ont vécue une trentaine d'années auparavant.

Mais devant l'état de l'artiste, et aussi conscient du devoir de réserve que doivent avoir les personnes qui côtoient professionnellement des personnalités, il restera silencieux.

Au pied de l'escabeau, il prendra le bras de Joséphine pour l'aider à gravir les quelques marches qui vont leur permettre d'atteindre la porte de la cabine de l'avion.

Un an plus tard, en 1975, Joséphine Baker s'éteindra à Paris, l'un de ses deux amours.

SOMMAIRE

L'Élue

À neuf ans, Claudine est choisie pour figurer dans un beau tableau de famille, elle est demoiselle d'honneur d'un grand mariage.

Elle a été remarquée dans la cour du patronage, un bel après-midi de jeudi, lorsque tous les enfants sont en train de jouer sous les grands ormes de la cour de la basilique Notre-Dame de cette ville de l'ouest.

Il faut dire que Claudine tranche dans le lot des petites filles qui se dépensent en courant à qui mieux mieux, en attendant que monsieur le curé les rappelle pour la leçon de catéchisme hebdomadaire. Elle a déjà quelques centimètres de plus que ses amies, elle est toujours bien coiffée et de plus, elle n'est pas comme la plupart de ses copines, une petite souillon qui se complaît dans les plaies et les bosses et qui arbore très souvent des vêtements déchirés. En un mot, elle est plutôt réservée, et elle sait déjà se tenir.

Quand la grande dame est arrivée dans la cour, le curé lui a désigné le « troupeau » turbulent et lui a simplement dit : « Choisissez ! »

Mais déjà le regard de la grande dame, s'était posé sur Claudine. Elle lui a tout de suite plu, elle n'a pas l'habitude de se tromper.

Obtenir l'accord des parents de Claudine ne fut qu'une formalité. Pensez donc, elle va être habillée, voiturée et nourrie toute la journée, tout cela aux frais de la grande dame, sans que sa famille ait quoi que ce soit à payer.

Et en plus, elle ira chez un grand coiffeur de la ville pour que l'on puisse lui confectionner des anglaises comme c'est la mode en 1950.

Au jour dit, après avoir été bichonnée comme il se doit, Claudine revêt la superbe robe longue entourée de falbalas et de toutes ces choses qui embellissent un petit bout de femme.

À neuf heures du matin, une somptueuse voiture américaine vient la cueillir au foyer paternel.

Depuis le matin, Claudine vit un rêve éveillé. Mais quand la voiture vint se ranger devant la maison familiale, elle crut défaillir de joie. De plus tous les voisins, alertés par les parents, se sont massés sur le trottoir, entourant sa famille aux anges.

Quand Claudine monte dans la Chevrolet noire, le roi n'était pas son cousin. Elle ne voit plus que la nuque du chauffeur, sous la casquette blanche. Elle ne salue pas sa famille ni ses copines, tellement elle est déjà dans son rôle de demoiselle d'honneur.

Puis c'est l'arrivée dans la grande maison de maître qui accueille le mariage fastueux. Avant de partir pour la mairie puis pour l'église, c'est la séance de photos. La mariée seule, les mariés seuls, les mariés avec les demoiselles d'honneur adultes, les mariés avec Claudine et son petit compagnon d'un jour, Georges, le fils de famille qui bien sûr a à peu près son âge.

De toute la journée, Claudine ne retient que le beau sourire du jeune garçon, qui lui se fiche bien de sa jeune compagne, comme tous les garçons de son âge. Il ne pense qu'à s'empiffrer et à faire des galipettes sur le gazon qui entoure la propriété où se déroule le lunch, la *garden-party* de l'après-midi ainsi que le dîner et la réception nocturne.

Vers 21 heures, comme convenu, le chauffeur ramène Claudine chez ses parents. À peine arrivée, il faut raconter la journée, les photos, la messe chantée, le défilé du cortège derrière le Suisse de l'église. Il faut décrire la réception, les beaux habits des messieurs, les belles robes des dames, les serveurs qui virevoltent autour des tables. Il faut donner des précisions sur ce qui était servi aux invités, le champagne qui coulait à flots, la pièce montée et puis, et puis, et puis tout quoi !

Dès le lendemain, Claudine, moderne Cendrillon, reprend son train-train habituel. L'école, les devoirs, les menus travaux de la maison. Mais, Claudine insensiblement se mit à changer.

Toute seule, le soir, avant de s'endormir, elle se mit à rêver au « prince charmant ».

C'était sûr, son compagnon d'un jour, viendrait la chercher pour l'emmener dans la belle maison qu'elle avait à peine entr'aperçue.

Alors ce jour-là, ce serait à elle d'être la belle mariée, entourée de demoiselles d'honneur et de chevaliers servants.

Elle aussi, elle aurait le droit à la grande salle des mariages de la superbe mairie, au Maire et son écharpe tricolore, puis, avec le mariage civil, aux grandes orgues de la Basilique, au Suisse et sa hallebarde qui frappe brusquement le sol lorsque l'assistance doit changer de position durant le service religieux, comme c'était l'usage en ce temps-là.

Un coup pour se lever, deux coups pour s'asseoir, trois pour s'agenouiller. Bien sûr, elle aurait droit à la belle voiture américaine et à son chauffeur qui vient ouvrir la porte, la casquette à la main. Elle aurait le droit, elle aussi, à la réception somptueuse, au champagne, à la pièce montée.

À 11 ans, Claudine, elle en est maintenant certaine, figurera sur la photo ; comme sur celle que la grande dame lui avait envoyée quelques mois après le mariage de sa fille.

Claudine y figura en première ligne avec Georges son compagnon que l'on avait eu un mal de chien à faire rester tranquille pendant une minute le temps que le photographe puisse mettre au point sa chambre noire à soufflet. Mais cette fois-ci, Claudine figurera au deuxième rang, elle sera la vedette du jour, la mariée. Elle sourira de toutes ses dents, sûre de son bonheur. Car qu'on le veuille ou non, ce jour-là pour une mariée, c'est le plus beau jour de sa vie.

À 13 ans, Claudine, commence à ressentir les premiers émois de la sensualité. Georges, son cavalier d'un jour, c'est sûr n'attend que cela pour venir la retrouver. Et ce n'est pas parce qu'il ne vient jamais dans son quartier ni dans la cour de l'église qu'il ne pense pas à elle. Il est sûrement un peu timide et puis, des filles, il doit en avoir des dizaines autour de lui. Mais Claudine en est sûre, c'est à elle qu'il pense toujours.

À 15 ans, quand les copains viennent la chercher pour aller en « boum », Claudine préfère rester à la maison. Elle ne veut pas que Georges, son amoureux trouve porte close pendant son absence !

À 17 ans, quand les copines ont leur chevalier servant, Claudine refuse toutes les avances. Pourtant de la bande des filles, c'est elle la plus mignonne. Peu à peu, les garçons qui la prennent pour une bêcheuse la laissent en plan. Bientôt plus personne ne vient la solliciter pour sortir. Ainsi petit à petit, Claudine se met à vivre perpétuellement en rêve, cherchant

toutes les excuses pour refuser la réalité. Dorénavant, elle ne sort plus, elle reste des heures à rêvasser sur son lit en grignotant des petits gâteaux secs par paquets entiers qu'elle se fait ramener de l'épicerie voisine par sa sœur Colette.

À 19 ans, ses parents agacés par son immobilisme voulurent la faire travailler. Elle se mit à se traîner de place en place, ne restant jamais plus de trois mois quelque part, dégoûtant ses patrons, même les mieux disposés à son égard par sa nonchalance, son manque d'entrain et aussi par son embonpoint qui augmente chaque jour d'une façon inquiétante. Pourtant, Claudine n'est pas bête, elle pige au quart de tour, elle a même de bonnes idées parfois, mais sa langueur monotone, reprend hélas, bien vite le dessus.

À 21 ans, la majorité en ce temps-là, rêvant toujours comme Blanche Neige au Prince Charmant, elle se cale dans un mutisme malsain, renonçant une fois pour toute à la vie sociale. Plus d'amis, seuls ses parents lui adressent quelquefois la parole. Elle n'accepte à peine de quitter sa chambre que très rarement pour prendre part aux agapes familiales. Elle sombre dans une neurasthénie déroutante. Personne ne comprend son désir d'attendre un garçon à peine entrevu lors de ses neuf ans qu'elle imagine devenu un grand ingénieur, ou mieux un grand acteur qui va bientôt crever l'écran et qui n'attend que la notoriété pour venir l'enlever. Impensable ! Inouï ! Claudine sombre tout doucement dans la paranoïa aiguë, l'antichambre de la folie.

À 23 ans, Gérard, un lointain cousin qui vient de terminer ses études d'instituteur, et qui meurt d'amour pour elle depuis

leur enfance, la demande en mariage. C'est à peine si Claudine accepte de le rencontrer, vivement poussée par ses parents qui eux aussi commencent à sombrer dans le désespoir et l'incompréhension totale. Après quelques ennuyeuses soirées à l'emmener au cinéma, Gérard, le cousin barbu et attentionné, se lasse.

Il commence par espacer ses visites et ses invitations, puis il disparaît au bras d'une jolie petite copine de Claudine qui elle ne demande pas mieux que de se marier avec un jeune homme dont l'avenir sans surprise s'ouvre devant lui. Fonctionnaire il est, fonctionnaire, il mourra !

À 25 ans, elle crut que son heure était arrivée. Dans un hebdomadaire de caniveau qu'elle feuillette parfois, elle est certaine de reconnaître son amoureux. Bien sûr, il a au bras, une superbe actrice décolletée comme on n'en voit qu'au cinéma. Ils se regardent amoureusement dans les yeux tout en se dirigeant vers l'entrée de la salle qui a été retenue pour la première d'un film à grand spectacle qui réunit ces deux acteurs étalant leur notoriété naissante et leur amour de circonstance.

Claudine en a le frisson. Georges qui ne pense bien sûr qu'à elle doit jouer la comédie dans la vie aussi pour les besoins du film.

À partir de ce jour, Claudine n'eut de cesse de traquer la carrière de « son » Georges qui bien sûr avait changé de nom pour ne pas la froisser, elle qui lui était promise depuis ses neuf ans.

Puis un jour, sur un autre magazine du même acabit, elle comprit qu'elle avait fait fausse route. En effet celui qu'elle avait pris pour son promis, n'était en fait qu'un jeune étranger

qui pouvait correspondre à l'image qu'elle se faisait d'un garçon entrevu seize ans auparavant. Mais, il ne s'agissait que d'une vague ressemblance imaginée par notre pauvre Cendrillon normande.

À partir de ce jour, Claudine plus dépressive que jamais ne pu retrouver dans ses revues l'homme qu'elle prétendait aimer. Elle s'enferma un peu plus dans une apathie morbide. Et les jours, les semaines, les mois passèrent.

À 27 ans, son père prématurément usé par son dur labeur quotidien mourut après une agonie brève et douloureuse.

Sa mère qui n'avait jamais eu d'emploi hors de chez elle dut se résoudre à se louer à l'heure pour faire des ménages chez les bourgeois de la ville haute. Elle devait partir chaque jour à l'aube, parcourir plusieurs kilomètres dans le froid, sous la pluie glacée et parfois sous la neige. Elle devait trouver quelque chose pour se nourrir non seulement pour elle-même, mais aussi pour Claudine qui n'avait pas l'intention de lever le petit doigt pour soulager sa mère.

Mais enfin après quelques mois de ce régime, la pauvre femme dut réduire ses activités. Les ménages, courbée sur sa rude tâche, les heures de marche, les conditions météorologiques difficiles, tout cela usait la mère de Claudine. Cette dernière se résigna à sortir de sa torpeur. Elle accepta un travail dans le petit supermarché du coin. Elle reprit goût à la vie et certains disent même l'avoir vu parfois rire aux plaisanteries de quelque client un peu entreprenant.

À 29 ans, son cousin Gérard, veuf depuis six mois, son épouse ayant décidé de son propre chef de quitter ce bas monde en laissant deux enfants en bas âge à leur père,

complètement paniqué par les responsabilités qu'il devait assurer seul maintenant, se présente à Claudine un dimanche de printemps. Toujours amoureux de sa cousine, il vient proposer à cette dernière de partager sa vie afin de s'occuper de son ménage et de ses filles.

Claudine ne pense pas, elle ne pense plus, elle n'a jamais pensé à autre chose qu'à son amoureux fugace. Toutefois, elle accepte et le mariage fut célébré rapidement et dans l'intimité, la famille n'a pas d'argent à dépenser inutilement.

Pas de basilique, pas de Suisse, pas de grande salle de mariage à la mairie. Pas d'invités, pas de demoiselles d'honneur, pas même de repas, juste un verre de vin et un morceau de brioche pour les voisins puis Claudine se retrouve dans le tortillard qui les amènent, elle et son mari, vers le petit village où il exerce son ministère.

Bon instituteur, bon père, Gérard fut un mari attentionné pour Claudine. Il sut se faire le plus gentil des compagnons, et rester auprès d'elle le bon garçon qui répondait au moindre de ses désirs. Et ma foi, Claudine ne fut pas malheureuse.

Malgré tout, elle pense toujours à celui qui viendra un jour l'enlever pour la conduire dans son hôtel particulier, car bien sûr, il ne peut habiter qu'une maison de maître.

À 31 ans, après deux ans de mariage, Claudine met au monde un petit garçon que Gérard déclare à la mairie du prénom de Georges, sans trop savoir pourquoi son épouse tient tant à ce prénom.

À 33 ans, Claudine entre comme gouvernante des enfants de la châtelaine du canton. Elle n'a certes pas beaucoup d'instruction, mais elle est vive d'esprit, elle est de plus en

plus gaie, elle s'occupe remarquablement de son ménage, son fils, les filles de son mari et son compagnon respirent la santé.

Madame de Bois-Guérard avait bien sûr remarqué la femme de l'Instituteur lorsque cette dernière tenait le stand de l'école à la fête du village. Elle avait besoin d'une aide pour ses chers petits. Claudine accepta et mit tout son cœur dans sa nouvelle tâche. Bien entendu, son fils était de la partie, madame de Bois-Guérard avait insisté pour que « petit Georges » soit traité de la même façon que ses enfants. Gérard de son côté pris du galon. En effet, le village connut un développement soudain lorsque monsieur de Bois-Guérard devint député puis ministre de la République. Il sut faire profiter sa circonscription de ses contacts et bientôt une nouvelle usine de construction automobile fit affluer les familles des ouvriers engagés en grand nombre pour monter les milliers de véhicules qui sortent de l'unité de production.

La petite classe unique fit place à une école de cinq divisions. Comme premier instituteur, Gérard devint directeur d'école.

À 35 ans, Claudine devint « Madame » la femme du maire, et par là même sa collaboratrice.

En congé de l'Administration, Gérard mit son savoir-faire au service de la commune. Comme l'usine automobile continuait à s'agrandir pour sortir toujours plus de voitures individuelles, le village devint un gros bourg puis une petite ville industrielle. Gérard, devenu suppléant du député décida de faire l'acquisition d'une ferme qu'il confia à son frère pour l'exploitation, n'ayant pas le temps entre ses nombreuses activités administratives et politiques de travailler les terres agricoles. Malgré cela, la ferme bien administrée par la famille

se mit à produire des bénéfices substantiels qui permirent aux propriétaires d'être à l'aise, et même riches.

À 37 ans, Claudine vit Gérard remplacer monsieur de Bois-Guérard au siège de député. En effet, ce dernier rentrant une nuit d'hiver d'une séance à la Chambre particulièrement houleuse manqua un des derniers virages de la route qui mène au village et finit sa vie au fond d'un ravin à quelques centaines de mètres de son domicile.

Après l'émotion provoquée par cette mort tragique, Gérard reprit les dossiers de son patron et fût adoubé par son parti pour représenter la circonscription normande.

Claudine emménagea dans un bel appartement parisien. Comme elle était une parfaite femme d'intérieur, le couple se mit à beaucoup recevoir.

Avec les produits de la ferme, bientôt le Tout-Paris défila chez le député.

Comme son illustre devancier, Gérard fût appelé au gouvernement à l'occasion d'un remaniement ministériel provoqué par le Président afin de préparer les élections qui précédèrent l'arrivée de la gauche en 1981.

Pas très à l'aise avec les dirigeants de la Cinquième République, Gérard sur les conseils de son épouse préféra démissionner quelque temps plus tard, mais il resta un des dirigeants du groupe parlementaire de la nouvelle opposition.

À 39 ans, Claudine qui trouve la vie parisienne bien ennuyeuse propose à Gérard d'aller vivre dans le petit château qu'ils viennent d'acquérir sur la commune. En fait un très beau manoir du XIII^e siècle qui, très joliment arrangé par la nouvelle maîtresse de maison, devient le point de mire de

toute la région. On y célébra le mariage de la fille aînée de Gérard. Un grand mariage avec demoiselles d'honneur, dentelles, froufrous, grandes orgues, falbalas, en veux-tu-en voilà.

À cette occasion Claudine qui n'avait jamais revu Georges, à qui elle pensait presque tous les jours vit dans la situation l'ironie du destin.

Elle était malgré tout heureuse pour Isabelle qui faisait un beau mariage. Elle eut juste un petit regret, n'avoir jamais revu celui qui l'avait pourtant fait rêver pendant toutes ces années.

Et pourtant !

Et pourtant !

En sortant de chez Fauchon ce matin-là, ayant effectuée la commande du repas de noces qui se préparait, Claudine dont le bon cœur était bien connu, remis à un pauvre hère qui faisait la manche à la sortie de l'épicier de luxe, une bonne petite pièce. Le mendiant remercia la bonne dame et s'en alla acheter son *kil de rouge* dans une épicerie de la rue Godot de Mauroy.

Claudine n'avait pas reconnu dans ce SDF, Georges, l'unique homme de ses pensées depuis 30 ans.

SOMMAIRE

Orly, la séparation

Yves l'a tout de suite reconnu dans la file qui se pressait devant les banques d'enregistrement au-dessus desquelles était affichée l'information : CASABLANCA VOLAF 2039.

Il est aisément reconnaissable à sa chevelure argentée, toujours impeccable, comme il se doit pour un Commandant de Bord qui à chacune de ses prestations représente sa Compagnie auprès des Passagers qu'il accueille toujours à la coupée de la Caravelle. Cet avion qu'il pilote à chaque fois avec douceur et précision.

Yves le connaît bien sûr, Régis Martin est vraiment un grand bonhomme pour qui le métier de Navigant ne présente jamais de difficultés avec ses collègues du sol.

À chaque problème sa solution. Il ne s'énerve jamais, il ne fait jamais de caprice d'enfant gâté comme cela est le cas quelquefois dans ce métier, où certains prétentieux se figurent sortir de la cuisse de Jupiter et en profitent souvent pour avoir des exigences démesurées qui ne font que rendre difficiles les rapports entre les différents corps de métier en contact sur un parking d'aéroport, où dans une salle de *briefing*.

Rien de cela chez Régis. Toujours d'une exquise politesse qui fait penser à tous ses interlocuteurs qu'ils sont sur le même pied d'égalité que lui-même.

De plus, toujours extrêmement soigné, uniforme impeccable, sacoche de vol toujours bien rangée, ses documents indispensables à la préparation et la conduite des vols toujours parfaitement tenus.

Bref le *captain* parfait.

De son côté, Yves est agent des opérations aériennes. Il est chargé de préparer les vols avant que les équipages prennent possession de l'appareil qu'ils vont piloter en emmenant une petite centaine de clients en toute sécurité. Pour ce faire, il doit, deux heures avant le départ se rendre dans les bureaux de la météo, y recevoir une information de la part du prévisionniste, ingénieur météorologue qui va à l'aide de cartes et de messages lui donner un état des conditions que va rencontrer l'équipage sur son parcours.

Yves pourra ainsi décrire méticuleusement les conditions en vol qui ont été observées dans l'heure précédente.

Avec ces éléments et les dernières informations sur les aides radio péchées dans les NOTAM (*Notifications To AirMen*), informations communiquées par les services responsables des infrastructures au sol de chaque état survolé, qui sont soit en panne soit en maintenance, l'équipage pourra entreprendre son vol avec le maximum de sécurité. Enfin l'agent d'opération donnera au Commandant de bord, les éléments du chargement, nombre de passagers, qualités et particularités qui seront ensuite transmises au Personnel Navigant Commercial (PNC) afin de préparer la cabine pour assurer aux clients un maximum de confort.

Yves lui fait un discret signe de tête pour lui marquer ses civilités, comme il est d'usage entre personnes bien élevées qui se fréquentent dans le cadre de leurs activités quotidiennes.

Il avait bien aperçu une très élégante et très belle jeune femme qui semblait lui tenir compagnie. Mais, cela n'avait

rien d'exceptionnel, vu que cette jolie personne était en uniforme de la Compagnie qui les accueille aujourd'hui sur ses lignes. Il avait noté son nom sur son badge Compagnie : Patricia Delong....

Ils sont derrière lui au passage des formalités d'immigration et de douane ou des fonctionnaires blasés font semblant d'examiner leurs passeports déjà bien surchargés de cachets divers et variés qui constellent les documents de voyage des globe-trotters qu'ils sont en général dans les compagnies aériennes.

Il les revit lorsqu'ils se pressent dans les allées des boutiques hors taxes, qui leur permettent de dépenser leurs derniers francs français devenus inutiles dès le départ du territoire national.

Ils devisent joyeusement, mais à voix basse. Il semble qu'ils se connaissent depuis longtemps. Forcément, ils doivent se rencontrer assez souvent au hasard des escales dans la capitale française qui est, somme toute, la principale destination de la Compagnie marocaine qui effectue les lignes Maroc France en « exploitation conjointe » avec la Compagnie nationale française.

Il semble que cette jeune femme bien mise et de belle prestance soit une responsable au sol. Peut-être un chef de groupe ou un cadre de permanence. Yves n'en saura jamais plus sur son CV.

D'ailleurs, cela n'a pas d'importance et même s'ils appartiennent à la même société, Yves ne travaille pas dans la même escale.

Au moment de l'embarquement, ils restent à l'écart, comme ce dernier le fait aussi, laissant passer tous les passagers qui eux ont payé le plein tarif, comme l'exige la règle d'embarquement dans les compagnies aériennes.

Yves se retrouve donc presque en dernière position au pied de l'escabeau qui leur permet d'accéder à la cabine de l'avion, ce dernier n'étant pas, aujourd'hui au contact de l'aérogare et donc pas relié par une passerelle télescopique.

En s'assurant qu'il ne subsiste pas de clients « payants » derrière lui, son attention est alertée par la présence de Régis et de son accompagnatrice qui traînent dans son dos. Il croit discerner quelques bribes de leur conversation dans la nuit tombante. Entre les différents bruits qui les agressent sur l'aire de stationnement, il ne distingue que vaguement leurs paroles. Le magnifique cigare argenté qui va les propulser à 850 kilomètres à l'heure vers la capitale économique du « Royaume chérifien », comme disent les journalistes qui ont des lettres et des réminiscences historiques, est là devant eux, prêt au départ.

Avant de se pencher pour passer par l'embrasure de la porte avant de la Caravelle, Yves jette un dernier regard vers l'aérogare illuminée à pleins feux qu'il vient de quitter et qu'il ne reverra en principe pas avant quelques mois. Il a toujours eu un petit pincement au cœur à chacun de ses départs de France, lorsqu'il travaillait à l'étranger. On s'imagine toujours, bien que ce sentiment soit absurde, que l'on ne va jamais revenir alors, cette sourde inquiétude...

En ramenant son regard vers l'échelle de coupée, à l'instant où ses yeux se portent sur la forme indistincte qui est dans la pénombre portée par la carlingue de l'avion, Yves croit défaillir devant le spectacle qui s'offre à sa vue au pied de l'escabeau.

Régis et sa compagne sont en train d'échanger un long baiser d'amants qui se quittent pour ne plus se revoir avant longtemps !

Il ne s'attendait pas à cette scène, sachant Régis marié et père de famille, il était à mille lieues d'imaginer qu'au cours de son déplacement parisien, ce Don Juan en a profité pour passer des moments très agréables dans les bras de la ravissante Patricia qui tente de se fondre en un seul corps avec l'homme qui vient de lui donner du plaisir durant le week-end !

Bien qu'il n'y ait aucune raison, Yves est d'un seul coup jaloux de cet instant de bonheur volé au moment de la séparation. Son cœur saigne, il leur en veut de leur complicité, ils l'ont trompé sans le vouloir, uniquement parce qu'il vient de découvrir ce qu'il aurait dû comprendre dès son arrivée dans l'aérogare.

Ils sont amants et heureux de l'être.

Plusieurs années ont passé. Jacques Brel, peu de temps avant de mourir, composa pour son dernier enregistrement la plus belle chanson d'amour que l'édition musicale nous a offert : *Orly*.

*Et puis il disparaît
Bouffé par l'escalier
Et elle, elle reste là*

*Cœur en croix, bouche ouverte
Sans un cri, sans un mot
Elle connaît sa mort
Elle vient de la croiser.
Voilà qu'elle se retourne
Et se retourne encore
Ses bras vont jusqu'à terre
Ça y est, elle a mille ans.
La porte est refermée
La voilà sans lumière
Elle tourne sur elle-même
Et déjà elle sait
Qu'elle tournera toujours
Elle a perdu des hommes
Mais là elle perd l'amour...*

SOMMAIRE

Vive les Rois

Cette année-là, Pierre a été mis à la disposition de la Compagnie nationale marocaine au titre de la Coopération. C'est son entreprise qui lui a proposé ce poste, car la société associée est en plein développement et manque cruellement d'encadrement.

Pierre va mettre son savoir-faire au service du Maroc.

Il en est très fier, et c'est avec un certain plaisir qu'il a pris la responsabilité du service chargement de l'escale d'Anfa.

Son travail consiste d'une part à assurer la formation des jeunes Marocains qui entrent dans le service et d'autre part à vérifier le bon fonctionnement des opérations d'escale.

À ce titre, il a été chargé de prendre la responsabilité de l'émission des documents officiels nécessaires à chaque départ.

Ces documents permettent à l'équipage de connaître le chargement du vol qu'il va entreprendre et de vérifier la répartition des masses dans les différents compartiments de l'avion.

Mais en outre, et sans qu'officiellement, il n'en soit fait mention nulle part, Pierre se voit mobilisé de temps à autre afin de procéder au chargement des vols royaux.

À ce titre, il doit être présent trois heures avant le départ, il réceptionne l'avion que la Direction du Matériel a positionné devant le salon d'honneur, puis avec l'aide des autres responsables de nationalité française qui sont encore dans cette entreprise, il procède à la mise à bord des différents chargements que Sa Majesté va emporter dans son déplacement.

Ce matériel diplomatique lui est remis par les officiers de sécurité du Palais Royal en même temps que les bagages de la suite officielle deux heures avant le départ.

Enfin, une heure avant l'envol, le service hôtelier vient livrer les repas qui seront servis à bord au cours du voyage. Pierre doit donc, procéder à la vérification des prestations et de sa répartition à bord, en accord avec les membres de l'équipage commercial chargé de l'accueil et du service du chef de l'État.

À quelques minutes du départ, lorsque l'avion est prêt, Pierre est chargé de prévenir le service du Protocole que la suite royale peut monter dans l'avion.

Dans le même temps, l'officier commandant le détachement de La Garde noire est aussi avisé qu'il doit mettre sa troupe en ordre afin de présenter les honneurs à Sa Majesté Hassan II.

Cette fois-ci, le téléphone a sonné à quatre heures du matin. Pierre venait de s'endormir après sa vacation de soirée.

« Pierre ? Tu montes à toute vitesse

— Mais je viens de quitter mon service !

— M'en fout ! Ordre du Palais. »

« Ordre du Palais », c'est la phrase magique. À partir de son émission, on se met au garde-à-vous et on se dépêche de passer sous la douche et de s'habiller à toute allure.

Heureusement, futé, Pierre a dans sa « Dauphine », un rasoir à pile qui va lui permettre d'effacer sa barbe de 24 heures, sans perdre trop de temps dans la salle de bain.

Vingt minutes plus tard, il passe les contrôles de police sans encombre, d'abord par ce qu'il est reconnu par les agents du service d'ordre comme un responsable de la compagnie

aérienne et d'autre part parce que l'on sait que c'est lui qui est habilité à s'occuper de l'avion royal.

Au passage, il est salué comme un grand *ponte*, et les coups de sifflet des gardes positionnés sur le parcours lui ouvrent la route jusqu'à l'aérogare.

Jean Marcel, son chef d'escale le renseigne juste ce qu'il faut pour qu'il puisse accomplir sa mission.

« C'est un vol simple sur Agadir, mais Sa Majesté le roi de Jordanie est du voyage. Chargement mini, tu lances l'embarquement dès que le *captain* – l'équipage aussi est français – te donne le top. Fais gaffe, ils sont nerveux ce matin au Palais. Le chef du protocole est dans tous ses états, il n'arrête pas de gueuler à tout va. Faut dire qu'il a déjà pas mal « chargé la mule », il est odieux ! »

Alex qui le connaît bien se dit qu'il va encore en prendre plein les oreilles. Mais comme il est bien vu du Palais, il pense qu'il s'en tirera encore une fois avec des menaces d'ivrogne, ça n'ira pas plus loin.

Après avoir mis dans les soutes le matériel apporté par les camions militaires qui n'ont pas le droit d'approcher la Caravelle, et qui sont donc restés à une centaine de mètres du point de stationnement du « Charlie Victor », puis après avoir vérifié que le petit-déjeuner qui va être servi à bord est bien en place, Pierre se rend dans le poste de pilotage pour informer l'équipage de conduite que tout est en ordre à l'arrière et que l'on peut lancer la procédure d'embarquement.

Le commandant, un homme, très calme, bien agréable, avec toujours un mot aimable pour ses copains du sol, lui donne son accord pour l'embarquement des monarques.

Pierre se rend ensuite à la salle de préparation des documents. Là, ses assistants lui remettent le « devis de poids » et la feuille de centrage qui seront signés par le pilote, chef de bord du vol.

Puis il se dirige vers le salon d'honneur distant de quelques mètres. Il doit se rendre dans la pièce attenante où se tient le chef du protocole qui n'attend que son feu vert pour avertir « leurs majestés » qu'il est temps de se rendre à bord. Pour ce faire, il doit passer devant la section d'honneur de la « garde noire » en grand uniforme et informer l'officier responsable de l'imminence du départ.

Avec son accord pour l'embarquement, tous les officiels se lèvent et se dirigent vers l'emplacement qu'il leur a été désigné pour constituer la haie d'honneur qui balisera le chemin que « leurs majestés » vont parcourir jusqu'à l'avion.

Ayant accompli la première partie de sa mission, Pierre se dirige vers la Caravelle, empruntant, dans ce dessein, l'allée bordée par les hommes de troupe en grand uniforme d'apparat et recouverte d'un beau tapis rouge qui a été déroulé presque jusqu'à l'avion.

Vérifiant une dernière fois les documents qu'il va remettre à l'équipage, Pierre s'aperçoit que le rédacteur des papiers officiels a commis une erreur de calcul.

N'ayant plus le temps de faire réémettre le document, Pierre décide de corriger la bourde lui-même, se promettant bien de passer une *avoinée* au fautif à son retour de l'avion.

Pour se faire, il s'arrête sur le chemin royal, sort son stylo à bille, appuie ses documents sur la sacoche en cuir, posée sur son bras gauche, et entreprend de rectifier le calcul erroné.

Cette opération est possible sans problème, car cela a été prévu et donc ne pose pas de problèmes en temps normal.

Pierre n'entend pas les ordres du « garde-à-vous », il ne s'occupe pas non plus de la musique qui a commencé à escorter la sortie des personnages royaux.

Vu du salon, c'est l'affolement général, « leurs majestés », tout en devisant gaiement, vont se heurter à cet espèce de grand imbécile, qui, perdu dans ses opérations, trône au beau milieu du chemin.

Le chef du protocole, les autorités diverses qui accompagnent les chefs d'État, les policiers, les militaires, sont au bord de la syncope, en comprenant que les deux Rois vont se cogner à cet abruti de français qui ne se rend pas du tout compte de ce qui est en train d'arriver.

Au moment de croiser l'agent de la Compagnie qui est complètement perdu dans ses chiffres, on assiste à un spectacle qui ne se renouvellera certainement jamais. Les monarques, qui se parlent à mi-voix, vont s'écarter du chemin balisé, pour contourner l'obstacle humain qui se dresse devant eux.

C'est au moment où les deux Souverains se trouvent de chaque côté de lui que Pierre se rend compte de sa bêtise monumentale.

Depuis, le poste de pilotage, l'équipage a tout vu.

Les pilotes sont stupéfaits de voir que tranquillement, les chefs d'État se sont écartés pour ne pas se cogner à cet olibrius

qui leur a barré le passage devant tous les dignitaires du Royaume.

Livide, décomposé, Pierre se retrouve quelques secondes plus tard dans le poste de pilotage. Il est sûr d'être mis dans le prochain avion pour Paris, expulsé du Maroc pour crime de lèse-majesté, ce qui l'est dans le cas présent véritablement.

Au retour dans les bureaux de la Compagnie, il doit faire face à un chef du protocole au bord de l'apoplexie, qui se met à l'insulter copieusement, le traitant de tous les noms d'oiseaux, lui promettant au mieux, le pal et la décapitation si Sa Majesté lui ordonne de sévir. ...

Durant les jours qui ont suivi, Pierre fut l'objet de la risée de tous ses copains qui l'ont charrié gentiment avec quand même une pointe d'admiration pour son exploit involontaire.

Obliger deux rois à s'écarter pour contourner un imbécile qui ne s'est pas rendu compte qu'il gênait le passage.

Puis le temps a passé. Pierre n'a jamais plus entendu parler de son exploit, sauf lorsqu'il était de service et qu'une personnalité était prévue à bord d'un avion de sa Compagnie, il devait subir l'avertissement de la part du commissaire de police qui se faisait une joie de lui dire :

« Et surtout, pas de blague, cette fois-ci, tu fais attention à ce que tu fais, sinon, je te colle en tête après le départ ! »

Et puis l'histoire s'est oubliée, Pierre a quitté définitivement le Maroc, le régime s'est durci.

Il ne fait aucun doute que S.M. Hassan II n'aurait pas goûté une seconde fois la plaisanterie, les rétorsions épouvantables qui ont suivi les attentats de 1972 et 1973 ne plaident pas en

faveur d'une si grande mansuétude dont le français a bénéficié lors de sa bévée.

Les temps changent, les humeurs des chefs d'État aussi.

SOMMAIRE

Titou

Titou, c'est le prototype du pied-noir hâbleur, dragueur, flemmard et terriblement sympathique.

C'est simple, Titou ne fiche rien.

Il a mis une combine au point avec ses copains du boulot.

Je ne l'ai pas dit ? Il travaille comme agent d'enregistrement dans la Compagnie air Maroc sur l'aéroport de Casablanca Camp-Cazes.

Quand il est de service d'après-midi, il condescend à faire quelques minutes de présence avant d'aller draguer en ville et finir la soirée en boîte.

Mais le matin, il n'arrive jamais à se réveiller à temps pour prendre son service à 6 heures. Alors !

Alors ?

Eh bien ! Ils ont trouvé la combine. Ses copains pointent à sa place.

Si pour un oui ou un non, sa présence physique devient obligatoire, on se précipite au téléphone pour le faire se lever.

Titou n'est pas chien, il n'en veut à personne, s'il doit montrer le bout de son uniforme même aux heures indues et matinales.

Son responsable, le brave chef d'escale Toussaint, ne peut rien lui dire. Titou a toujours le chic pour retourner la situation à son avantage si le ton monte.

Et puis, il y a son père ! N'est-il pas un des principaux actionnaires de la Compagnie ? Que peut-on lui reprocher au fait ? De ne pas être présent à ses prises de service ?

Mais son carton de pointage atteste chaque jour de sa présence, et comble d'ironie, à l'heure !

Personne n'est dupe, mais l'on fait comme si.

Si, par bonheur, Titou est présent au travail, il a tellement d'entregent qu'il fait marrer toute la troupe groupée autour de lui pour écouter le récit de ses aventures, ses bonnes fortunes, vraies ou supposées, mais tout le monde s'en fout, le principal c'est qu'il fait rigoler tous ses auditeurs et qu'il les fait rêver en même temps.

Il termine toujours ses récits par la formule magique suivante :

« Moi, toutes les filles de Casa, je me les suis baisées ! »

Titou, lorsqu'il est au travail, ce qui n'arrive pas très souvent, comme on vient de le voir, a comme fonction l'accueil des passagers tant au départ qu'à l'arrivée. Il s'occupe de l'enregistrement des bagages, procède aux embarquements et assiste aux arrivées des vols afin de régler les litiges dus aux pertes de bagages durant le voyage de leurs propriétaires.

Il a le chic pour s'occuper des jeunes et jolies femmes qui bien sûr voyagent seules. Il peut alors exercer ses talents lorsque les pauvres passagères ne sont pas attendues à l'arrivée du vol. Il est toujours volontaire pour les raccompagner chez elles, réussissant ainsi l'exploit d'avoir leur adresse, leur nom et surtout leur numéro de téléphone. Le scénario est bien bouclé. Il repère la proie isolée et vexée d'avoir été oubliée par le mari trop occupé. Il fait semblant de contacter ce dernier sur le numéro que la belle lui fournit généreusement en appelant son propre domicile sachant pertinemment que personne ne répondra. Il ne lui reste plus qu'à proposer à sa future proie un transport à l'aide de son propre véhicule en lui

demandant toutefois de bien vouloir patienter une petite demi-heure pour aller jusqu'à sa fin de service.

La jeune femme bafouée, bien trop contente de trouver un chauffeur aussi obligeant accepte d'autant plus volontiers que notre don Juan, lui propose de lui offrir un pot au bar de l'aérogare pour attendre un peu l'hypothétique venue de son mari.

Bien sûr, la demi-heure demandée ne sert qu'à « amorcer » la proie qui lui restera à « ferrer » pendant le parcours. Ce dernier, bien entendu, passant comme par hasard par son propre domicile aménagé de longue date en piège à minettes.

À soixante-quinze pour cent des cas, c'est une affaire concrétisée le jour même pendant que le mari affolé et pris d'un soudain rappel à ses devoirs vient se présenter, gesticulant comme un fou à l'aéroport en demandant aux agents de la Compagnie, s'ils ont vu son épouse l'attendre. Ces derniers, bien au courant de l'aventure, jurent les grands dieux qu'ils n'ont pas remarqué une jeune femme seule en attente de son accompagnateur.

C'est à la prise de service suivante, lorsque Titou daigne se présenter qu'ils apprennent la suite de l'histoire que, bien entendu, ce dernier leur compte avec force détails réels ou inventés !

De toute façon, l'histoire se termine par le sempiternel :
« Moi, toutes les filles de Casa, je me les suis baisées ! »

L'aérogare fait peau neuve en cette période. Il était temps. Les installations aménagées à la fin de la guerre par les militaires de l'US Air Force sont devenues trop spartiates. Pour continuer à opérer pendant les travaux, on a aménagé des bureaux provisoires dans le hall départ dans ce qui sera,

par la suite, la salle des pas perdus devant la zone d'enregistrement.

Les deux compagnies principales qui se partagent les vols, Air France et Air Maroc sont logées dans des structures provisoires fabriquées avec des cloisons à mi-hauteur.

Lorsqu'un événement se déroule chez l'une des deux compagnies, les agents de l'autre exploitant sont au courant de tout ce qui se raconte à côté, pour peu que les éclats de voix soient suffisamment forts.

Entre chaque vol, les équipes d'accueil viennent se détendre dans leur local. Bien sûr lorsque Titou daigne les honorer de sa présence, ce moment de coupure permet à notre ami de raconter avec force détails, son dernier exploit et ça se termine toujours par :

« Moi, toutes les filles de Casa, je me les suis baisées ! »

Un après-midi de forte chaleur, du côté Air France, on a des soucis. Un vol sur Paris est retardé à cause d'une panne.

Les clients s'inquiètent, on veut aviser les parents ou les amis qui doivent les accueillir à l'arrivée. On téléphone, chacun son tour depuis le local de la Compagnie.

Après plusieurs hommes d'affaires paniqués à l'idée de manquer leur réunion, il faut laisser le combiné à une ravissante jeune femme qui apparemment n'a pas froid aux yeux.

Après avoir attendu la communication, tout en évitant de parler trop fort, elle informe qui de droit à l'arrivée, du retard prévu du vol.

Pendant ce temps-là, ignorant de ce qui occupe le local contigu, notre Titou n'en finit pas de narrer sa dernière sortie de la veille au soir.

Oui, oui ! Merci pour lui, tout c'est bien passé, il a conclu assez facilement et assez rapidement, chez « elle » en l'absence prolongée du coc... Pardon ! Du mari.

Et que je décris tous les détails, les plus croustillants, les plus rigolos et l'assistance de s'esclaffer de plus belle à chaque nouveau rebondissement.

À la fin, Titou n'ayant plus rien à rajouter y va de sa fameuse ritournelle :

« Moi, toutes les filles de Casa, je me les suis baisées ! »

À ce moment de l'autre côté de la cloison arrive ce commentaire aussi simple qu'inattendu :

« Sauf moi ! »

SOMMAIRE

Le Maître

Après avoir, pour des raisons diverses, raté une première septième comme on appelait en ce temps-là la classe de CM2, les parents d'Alain ont décidé avec juste raison que ce dernier doit préparer sérieusement le redoublement de classe. C'est ainsi qu'il se retrouve pendant toutes les vacances d'été, dans un cours privé réputé pour sa sévérité.

En effet, le directeur, monsieur Audissou ne tolère pas la moindre incartade dans les classes qu'il dirige. Il fait trembler le troupeau de cancre qui lui est confié pour un retour dans le droit chemin. Il a une méthode infaillible pour bien se faire comprendre.

Toutes les classes des deux premiers étages de cette école privée ont en permanence, leurs portes ouvertes sur le couloir qui les relie entre elles. Chaque classe a ses pupitres le dos tourné à la porte.

Le directeur, fait à chaque heure, la tournée de son établissement muni d'une queue de billard. Il est toujours chaussé de semelles de crêpe, ce qui rend silencieux ses déplacements.

Les professeurs ont l'ordre de ne pas avertir les élèves lorsque le Patron fait son apparition dans leur dos.

Monsieur Audissou, s'étant glissé silencieusement dans la classe, il demeure immobile un moment pour observer ses cancre. Si l'un d'entre eux, se comporte mal, se dissipe ou manifeste quelque impatience, il reçoit un petit coup de bâton sur la tête l'obligeant à rentrer dans le rang.

Oh ! Que l'on se rassure, les coups portés ne font pas très mal, car monsieur Audissou sait mesurer sa force. Ce qui est le plus fort, c'est le choc de la surprise, plus que la rencontre du crâne et du bâton !

L'admonestation est suivie d'un retentissant : « Tu viendras me voir à la récréation, je vais t'apprendre à faire le zouave en classe ! »

Le garçon – car en général ce sont les garçons qui sont les plus dissipés – se retrouve collé le jeudi suivant et doit entreprendre l'écriture de plusieurs pages qui l'amènent en général à réfléchir à sa condition d'indiscipliné.

Cet établissement est situé rue d'Alger un petit peu au sud de la cathédrale de Casa transformée après l'indépendance en une très belle bibliothèque universitaire qui permet ainsi aux jeunes Marocains de trouver pour leurs études toutes les littératures européennes et arabes.

Malgré un petit peu de nostalgie, puisque c'est dans cette église qu'Alain a fait sa communion solennelle, il est heureux en pensant que maintenant ce bâtiment est cent fois plus utile que lors de sa destination première.

La classe de rattrapage de septième est située tout en haut du bâtiment, au troisième étage.

Une seule classe donc, tout au bout d'une grande terrasse qui couvre le toit de l'école et qui sert de cour de récréation pendant les interclasses.

Parmi ses compagnons de misère figurent deux ostrogots au nom célèbre. En effet, Marcel et René Cerdan sont les fils du champion, trop tôt disparu. Pas méchants pour deux sous, mais turbulents, chahuteurs, et surtout cancre de première catégorie, un peu comme Alain d'ailleurs !

Chaque matin, à la récréation de 10 heures, les élèves peuvent acheter un petit pain au chocolat que propose un assistant marocain, le *chaouch*.

Dès que la cloche de la fin de cours a retenti, une volée de moineaux s'égaille dans la cour-terrasse en hurlant.

Ibrahim apparaît alors tenant dans ses bras une panier remplie de tout un tas de choses délicieuses. Des croissants, des petits pains au chocolat qui arrivent tout droit de chez le boulanger de la rue, des bouteilles de boissons gazeuses bien connues, des bonbons. Les plus affamés des gamins se précipitent vers l'homme de peine en tendant leur piécette de monnaie. C'est à celui qui sera servi le premier chaque matin.

Muni de son trésor, chacun va s'asseoir contre le muret de la terrasse pour le déguster. On s'agglutine autour du plus grand, celui qui a toujours une bonne histoire où des nouvelles fraîches du quartier à raconter.

On parle beaucoup à cette époque des « événements » politiques. L'indépendance revendiquée par le parti marocain de l'Istiqlal (Indépendance), mais aussi du contre-terrorisme, avec les exploits de la Main Rouge directement rattachée aux services secrets français. Là aussi, tout se sait, et le grand Bébert dont le frère aîné fait partie des « contre-terroristes » et qui a....!

La cloche de fin de récréation vient de retentir. C'est en maugréant contre le pouvoir des profs que tout le petit monde des élèves se dirige vers la porte d'entrée de la classe.

Parfois une bagarre oppose deux escogriffes pour une peccadille. La maîtresse a tôt fait de mettre les belligérants en retenue pour le jeudi suivant. Tout le monde se calme et rentre en presque bon ordre dans la salle de cours.

Par un début de chaude après-midi d'août, alors que l'ensemble de la classe pense aux veinards qui sont en train de bronzer à la plage, manquent à l'appel les frères Cerdan !

Madame Robert, en charge du troupeau dissipé cet après-midi-là, demande à l'ensemble de la classe si quelqu'un est au courant de quelque chose concernant les fils du champion.

Mais personne ne les a vus après le déjeuner. La classe commence sans plus tarder.

Madame Robert n'a pas entamé son exposé que deux paires de jambes franchissent en courant le seuil de la porte de la classe, ouverte en raison de la chaleur qui règne en ce moment sur Casa.

Les deux garnements s'arrêtent pile à l'entrée du cours et Marcel l'aîné déclare à haute voix : « M'dame, ma tante elle a crevé ! »

Madame Robert se fige sur place, le sang glacé d'effroi, le morceau de craie qu'elle tient dans sa main droite en tombe par terre.

Il faut bien se rendre compte qu'à cette époque, la mort du grand Marcel est encore assez récente et tout ce qui touche à la famille du sportif est très sensible. De plus les fils sont connus pour leur franc-parler et même qu'ils sont plutôt mal embouchés. Pour madame Robert, il ne fait pas de doute que la sœur de Marinette Cerdan vient de trépasser !

Mais l'aîné reprend aussitôt pour préciser l'information

« Bin oui M'dame, la voiture elle a eu un pneu à plat en partant de la maison, alors il a fallu le changer ! »

Madame Robert reprend aussitôt des couleurs, l'information complétée n'est pas aussi grave qu'à première vue, il faut donc reprendre le locuteur sur sa formulation.

« Marcel, on ne relate pas les choses comme cela, il faut dire, la voiture de ma tante a eu un pneu crevé, on a dû changer la roue pour nous accompagner à l'école. Tu as compris Marcel ?

— Ben oui M'dame, mais c'est pareil ! »

L'incident étant clos, la classe peut reprendre le cours normal des activités du jour.

Quand même, l'information a fait le tour de l'institution, Marcel n'a eu de cesse de se faire charrier par les autres galopins du cours privé.

Pendant ce temps, dans les étages inférieurs, monsieur Audissou fait sa tournée pour tenter de faire entrer la discipline dans le crâne des indécrottables à l'aide de sa queue de billard.

Puis le temps passa, inexorablement.

Par un beau jour de mai, Alain est de service à l'aéroport de Casa Anfa. Il consulte la liste des passagers du vol AF 2006, « l'Étoile du Maghreb », comme l'a désignée la campagne publicitaire pour attirer les clients sur cette ligne de prestige au départ de treize heures chaque jour, vers la capitale française.

Il s'aperçoit qu'un passager va voyager en civière comme cela a été demandé par le service de réservation.

Une civière va être installée par un mécanicien, dès l'arrivée de l'avion, une caravelle SE 210, le plus merveilleux des moyens courriers de l'époque.

Pour que l'opération soit possible, le docteur de la famille du malade doit demander un accord particulier auprès du

médecin-chef de la compagnie aérienne, quelques jours auparavant. Les deux hommes de l'art vont se communiquer les éléments pour permettre au docteur de l'entreprise de prendre une décision. Celle-ci sera communiquée aux services de la Compagnie sans mention, bien entendu de la maladie, respectant ainsi la confidentialité médicale de rigueur. Seul, éventuellement, et sur sa demande expresse, le commandant de bord du vol peut avoir connaissance de la gravité de la maladie de la personne transportée. Mais, cela est assez rare, les pilotes n'étant pas, à ma connaissance, formés à la médecine, cette information ne leur serait, de toute façon, de peu d'utilité. Il leur suffit de savoir qu'une autorité médicale habilitée par la Direction de l'aviation civile a donné son feu vert pour le transport après avoir eu connaissance du dossier du patient. En effet, les compagnies n'acceptent que les personnes susceptibles d'arriver à bon port sans que les autres clients du vol n'aient à subir une gêne quelconque.

Donc ce jour-là, Alain est chargé de vérifier que la civière est bien arrivée de Paris. Elle doit être positionnée à l'arrière de la cabine, et bien entendu, les places occupées par le lit (trois places) et celles qui sont adjacentes doivent être neutralisées à l'enregistrement.

Enfin Alain doit s'assurer que le malade et son accompagnateur sont bien arrivés à l'heure pour être embarqués avant tous les autres clients du vol. À bord, un rideau entoure la civière et son accompagnateur, permettant de respecter une certaine confidentialité sur cette opération.

En reprenant la liste des passagers, Alain a un mouvement de recul. Le malade qui doit partir se faire soigner à Paris n'est autre que monsieur Audissou, son cher professeur du

temps de sa jeunesse estudiantine. Il est bouleversé par sa découverte.

Il l'est d'autant plus qu'étant chargé de surveiller le bon déroulement de son embarquement, il aperçoit son vieux maître pratiquement inconscient, et très appareillé pour effectuer son voyage dans les meilleures conditions.

C'est le cœur serré qu'il accompagne la civière et son illustre occupant jusqu'à sa place en cabine.

Il en est certain, c'est la dernière fois qu'il le voit vivant.

SOMMAIRE

Édith et Marcel

Ce jour de novembre 1949, il fait beau sur Casablanca. La ville natale de Marcel Cerdan se prépare à rendre un dernier hommage à l'enfant du pays, le « bombardier marocain » le « colosse aux mains d'argile », qui vient de décéder dans un accident d'avion.

À l'époque de sa splendeur, les journalistes s'étaient surpassés pour lui trouver des superlatifs. En fait, Marcel, c'était avant tout un homme simple avec un cœur gros comme ça qui ne savait pas dire non, ni dans sa famille ni à toute la faune nauséabonde qui l'a exploitée jusqu'à la mort. Marcel, c'était un petit gars rigolard qui aurait bien aimé aller jouer au foot avec ses copains, boire un coup au troquet du coin (il ne buvait jamais d'alcool, il ne fumait pas). Et voilà que la République a rendu ses restes calcinés à sa famille pour un enterrement malgré tout national. C'est aujourd'hui l'hommage préparé par les autorités du Protectorat au champion trop tôt disparu.

Tout à l'heure, son cercueil va parcourir les rues de Casa entouré par une foule immense, incroyable, serrée de chaque côté du chemin de plusieurs kilomètres entre la chapelle ardente du stade Lyautey et la basilique Notre-Dame-de-Lourdes puis vers le cimetière de Ben M'Sick, situé en périphérie sud de la ville.

Il y a là, tout le petit peuple du Maroc, uni pour accompagner son idole vers sa dernière demeure. Les cœurs sont serrés, les femmes pleurent, les petits Marocains pleurent, les hommes pleurent, c'est tout un peuple qui va communier en silence derrière le catafalque.

Casablanca, le 10 novembre 1949. Un pâle soleil d'hiver réchauffe les badauds qui guettent le cortège suivant l'horaire communiqué par la presse. Mais bien sûr, l'horaire... !

Adèle n'est plus tout à fait une jeune femme, car elle vient de coiffer sainte Catherine et se dirige doucement vers le célibat à vie.

Adèle est « première » dans la maison de couture Maguy Lesage. Elle habite une petite chambre louée au mois dans un hôtel mi-pension de famille, mi-hôtel de passe situé au rond-point Mers Sultan, point névralgique de Casa autour duquel le cortège funèbre doit obligatoirement passer lorsque qu'il va quitter les « services municipaux » (l'hôtel de ville pour cette cité du protectorat français sur l'Empire chérifien jusqu'à l'indépendance en 1956) pour aller jusqu'à l'église Notre-Dame.

Adèle a proposé à sa patronne d'emmener Sylvain voir le passage du cortège depuis le balcon de sa résidence. Ce dernier âgé de huit ans ne comprend pas très bien le sens de la cérémonie, néanmoins il en gardera toute sa vie un souvenir impérissable avec des détails uniques. C'est de son récit que l'on va tirer les principales informations que l'on peut retenir de cette journée très particulière.

Adèle est très gentille, pas très futée peut-être, mais très serviable. Elle est en bons termes avec tout le monde. Tous ses voisins de l'hôtel Mers Sultan l'adorent. De l'ouvrier de travaux publics aux prostituées en passant par les *julots casse-croûte* qui roulent les mécaniques à longueur de temps au bar du rez-de-chaussée, chacun a toujours un petit mot gentil pour cette brave Adèle qui ne ferait pas de mal à une mouche et qui

n'a jamais encombré les escaliers avec ses amoureux, si amoureux il y a eu !

L'hôtel est situé au-dessus du café éponyme. Un certain nombre de chambres au premier étage sont disposées en demi-cercle autour d'une grande terrasse qui surplombe l'établissement. Ainsi de leur logement, les habitants de cet étage ont la possibilité de passer sur la terrasse et profiter les soirs d'été de la fraîcheur relative de la nuit tombée.

Quelquefois un habitant convie les autres locataires à une petite fête qui se déroule sur la terrasse. On y fait cuire des brochettes achetées chez le Berbère du rez-de-chaussée, on y boit fortes rasades de pastis et de vin rosé.

On met en marche une radio que l'on pose sur un rebord de fenêtre et l'on danse dans la nuit marocaine jusqu'à ce que des voisins énervés par le bruit fassent sentir leur mécontentement aux fêtards.

Les conflits sont rares, malgré la diversité de la population, on est plutôt tolérant autour de la place Mers Sultan.

Adèle part chaque matin à pied vers son travail. Il ne lui faut que dix minutes pour rejoindre l'atelier de l'avenue d'Amade. Elle part donc à huit heures pour être la première arrivée et ouvrir la maison de couture fréquentée par les plus belles femmes de Casa. Mais Adèle n'est pas jalouse, elle est même ravie lorsqu'elle remarque dans le journal une robe qu'elle a patiemment cousue pour que la belle puisse parader au bras de son dernier amant ou de son mari devant la presse locale.

Adèle revient chaque soir, parfois très tard. Dans la couture à cette époque, on irait plutôt vers les 35 heures par jour si c'était possible.

Mais chaque fois qu'Adèle croise ses colocataires, elle a droit à la petite ritournelle d'une chanson en vogue à cette époque

« A-dè-leu, ta ma-man t'appel-leu ! »

À chaque fois Adèle sourit, et ne se formalise pas, car elle sait que tout le monde l'aime bien au fond et que c'est plutôt gentil comme ritournelle même si à la fin ça lasse !

Adèle est allée chercher Sylvain comme prévu à neuf heures ce matin. En prévision de l'enterrement de Marcel Cerdan, les écoliers ont été mis en vacances et beaucoup d'entreprises ont donné la matinée de congé aux employés, afin que ceux-ci puissent assister au passage du cortège.

« A-dè-leu, ta ma-man t'appel-leu !

— Bonjour les amis, je vous ai amené Sylvain, le fils de la patronne pour qu'il assiste au passage du cortège.

— Eh oui Adèle ! C'est un bien triste jour aujourd'hui. Bienvenue mon petit gars, lui lance une gentille petite tapineuse qui est en train de se faire une beauté dans sa chambre. Tu verras ici on est aux premières loges pour voir l'enterrement. Que c'est triste tout de même ce beau gars qui meurt en allant récupérer son titre en Amérique ! Moi je n'y connais rien, mais c'est mon Jules qui me l'a dit, et lui la boxe ça le connaît, t'as qu'à voir le cocard qu'il m'a encore filé hier au soir quand il est rentré bourré comme d'habitude. Y en a j'te jure. Il lui en faut pas beaucoup à c'te grand fainnant qui reste toute la journée au lit et qui m'pique tout mon blé pour aller flamber avec les copains chaque soir. Tient r'garde-le c'te *hareng* qui commence ouvrir un œil, t'es enfin décidé à bouger tes os, mon Fernand ? Bin dit donc, c'est pas encore aujourd'hui qu'tu vas t'user la santé au travail, mon gars. Ah !

et puis fiche moi la paix, tu vas pas r'commencer à m'asticoter avec tes grandes paluches manucurées. Fait gaffe, Fernand, hier au soir tu m'as eu par surprise, ce matin j'vais me défendre, tu vas voir de quel bois je me chauffe bougre de bon à rien. Tâche de te lever au moins pour le passage du Marcel, pauv' pomme ! C'est toi-même qui ne voulais pas manquer le spectacle, alors commence par aller faire ta toilette, tu vas incommoder ces messieurs dames avec ton odeur de bouc. Et tâche de ramener des croissants pendant que tu seras dans la cour du bistrot. »

La sortie de la petite gamine qui se démène comme elle peut avec son *mac* a fait rire la petite communauté qui connaît bien le couple. Heureusement qu'il y a toujours quelqu'un pour empêcher son *julot* de lui faire trop mal quand il rentre complètement saoul et qu'il exige la comptée pour pouvoir se refaire après ces soirées de déveines chroniques au poker. Dès que les voisins l'entendent commencer à la cogner, à travers les cloisons épaisses comme du papier à cigarettes, il y a toujours quelque bonne âme pour aller calmer les ardeurs belliqueuses du merlan. En général, ça se termine, le *julot* ronflant sur le lit, et la dame en pleurs dans les bras d'une « camarade de combat ».

Mais aujourd'hui Adèle n'est pas seule et elle est un peu gênée de constater que Sylvain a tout entendu de la sortie de la petite Mireille. Elle est ennuyée par ce qui vient de se passer, ce n'est pas du tout le genre de situation que le petit bonhomme a l'habitude de vivre. Chez lui c'est plutôt un peu plus distingué et s'il lui venait à l'idée de raconter la scène à ses parents ?

Mais Sylvain qui a tout enregistré n'en soufflera mot. Il se doute bien lui aussi que la scène dont il vient d'être le témoin, n'est pas ordinaire. Il ne comprend pas pourquoi un monsieur tape une dame, ça c'est du jamais vu à la maison. Mais c'est quand même un monde fabuleux pour lui. Ici pas de tenue guindée, les hommes sont en sous-vêtements devant tout le monde alors que chez lui il n'a jamais vu ses parents en petite tenue. Il découvre que les dames ne sont pas toujours maquillées et pomponnées et qu'elles n'ont pas non plus ce langage recherché que l'on emploie chez lui ou en visite chez les amis de ses parents. Bref, il découvre un monde nouveau, passionnant, coloré et qui fait bien rigoler.

Au rez-de-chaussée, autour du rond-point, on s'agite. La police ferme les rues qui aboutissent au carrefour. Le convoi funèbre s'est mis en route quelque part en amont. Il ne va pas tarder maintenant.

« Ici Radio Africa-Maghreb, voici quelques informations que nous communique notre correspondant à Casablanca sur la cérémonie de l'enterrement du champion casablancais, Marcel Cerdan ! Le convoi funèbre vient de s'ébranler en direction de l'église où aura lieu la cérémonie religieuse. Nous rappelons à nos auditeurs que le cortège empruntera les principales artères de la capitale économique pour se rendre à l'église Notre-Dame de Lourdes qui est située à Mers Sultan. En attendant d'autres informations veuillez écouter quelques mesures du *Requiem* de Mozart. »

Les auditeurs du rond-point Mers Sultan se sont figés dans une attitude pleine de crainte et d'angoisse. On avait un peu

oublié Cerdan et maintenant les voilà rappelés à l'ordre par la radio.

De presque toutes les chambres, le même programme est diffusé sur la terrasse. Ceux qui sont habillés viennent se pencher à la balustrade à fin de tenter d'apercevoir le début du cortège. Mais c'est un peu trop tôt et la vue en réalité ne permet pas de voir très loin, une cinquantaine, voire une centaine de mètres si l'on se penche un peu au-dessus de la balustrade, vers l'hôtel de ville.

Mais maintenant le cœur n'est plus à la rigolade. Un à un les habitants et quelques invités qui comme Sylvain ont eu le privilège d'être conviés sur cet emplacement de choix viennent se masser devant le parapet.

Le soleil d'hiver a fait maintenant son apparition derrière les immeubles d'alentour. Malgré la saison, la brûlure se fait sentir, et pas un souffle de vent ne vient tempérer ses ardeurs. On dirait que même la nature est en deuil de l'enfant du pays.

Maintenant les conversations se font plus rares et aussi plus graves. bercés par la très prenante musique du *Requiem*, les assistants du balcon se parlent à voix basse comme s'ils ne voulaient pas gêner les badauds du rez-de-chaussée.

« Mesdames Messieurs, chers auditeurs, notre correspondant à Casablanca nous informe que le cortège a quitté la place Lyautey, il emprunte maintenant l'avenue Mers Sultan. »

La voix du speaker retentit grave et claire dans le petit matin, les postes disposés sur les fenêtres ont beau avoir été baissés au maximum, le nombre fait masse et chacun peut entendre cette voix qui vient de Tanger, les inviter à la communion générale.

« Chers auditeurs, le convoi funèbre arrive maintenant au rond point Mers Sultan qu'il va contourner pour se diriger vers l'église Notre-Dame. Le cercueil posé dans un corbillard automobile est précédé de plusieurs autres véhicules des pompes funèbres chargés de centaines de couronnes venues du monde entier. Veuillez écouter maintenant la chanson préférée du défunt : *La vie en Rose*.

*Des yeux qui font baisser les miens,
Un rire qui se perd sur sa bouche,
Voilà le portrait sans retouche,
De l'homme auquel j'appartiens.*

*Quand il me prend dans ses bras
Qu'il me parle tout bas,
Je vois la vie en rose,*

*Il me dit des mots d'amour,
Des mots de tous les jours,
Et ça m'a fait quelque chose
Il est entré dans mon cœur
Une part de bonheur
Dont je connais la cause
Mais lui pour moi, Moi pour lui
Dans la vie, il me l'a dit, l'a juré
Pour la vie. Et dès que je l'aperçois,
Alors je sens en moi,
Mon cœur qui bat. »*

Aussitôt retentissent dans les haut-parleurs les célèbres paroles merveilleusement interprétées par la grande Édith.

À ce moment, Sylvain qui vient d'apercevoir le premier véhicule au débouché du rond-point se retourne, car il vient de ressentir une curieuse impression.

Là, à côté de lui, sur cette terrasse, entouré par une cinquantaine de personnes, il perçoit une émotion tellement forte qu'elle en est palpable. Ses compagnons sont tous figés dans un silence de mort, quelques personnes se cachent les yeux et commencent à pleurer en silence. Puis soudain, c'est l'émotion collective, les gorges sont serrées, les cœurs s'arrêtent de battre, c'est toute la terrasse qui se met à pleurer.

*« Des nuits d'amour à plus finir,
Un grand bonheur qui prend sa place,
Devant lui les chagrins s'effacent,
Heureux, heureux, à en mourir,*

*Quand il me prend dans ses bras
Qu'il me parle tout bas,
Je vois la vie en rose,*

*Il me dit des mots d'amour,
Des mots de tous les jours,
Et ça m'a fait quelque chose*

*Il est entré dans mon cœur
Une part de bonheur
Dont je connais la cause*

*C'est toi pour moi,
Moi pour toi dans ma vie
Il me l'a dit, l'a juré pour la vie*

*Et dès que je l'aperçois,
Alors je sens en moi,
Mon cœur qui bat. »*

Sylvain ne comprend pas cet excès d'émotion. Bien sûr, il y a en bas le passage du corps du champion, mais personne ne regarde vraiment le cortège.

Jusqu'à la fin de la chanson, la peine reste intacte, pesante, palpable. Jamais Sylvain ne ressentira une telle densité d'émotion, jamais il ne verra autant d'hommes et de femmes pleurer, comme cela à la simple écoute d'une chanson, si belle soit-elle, chantée par une si grande artiste.

Pendant ce temps, le cortège a continué sur sa lancée. Après le corbillard et les véhicules chargés de fleurs viennent la famille, les officiels puis le peuple de Casablanca.

C'est un défilé qui va durer des heures durant, un flot ininterrompu d'hommes de femmes et d'enfants qui ont tenu à accompagner leur héros jusqu'à sa dernière demeure.

Dans l'église qui se trouve à un kilomètre et demi du rond-point, la place n'est bien sûr pas assez vaste pour que la foule entière puisse assister à la cérémonie.

Les accompagnateurs vont rester sur place, sans bouger, en silence pendant l'heure qui va voir la célébration du service religieux puis le cortège va se remettre en route pour accomplir les quelques kilomètres qui séparent l'église du cimetière.

Adèle et Sylvain vont se joindre au cortège avec quelques autres personnes de leur connaissance. Ils vont aller comme en pèlerinage, visiter la crypte de l'église Notre-Dame (la basilique ne sera construite que quelques années plus tard, elle se dresse toujours fièrement près du Rond-Point d'Europe).

Ils s'agenouilleront comme des centaines de personnes dans l'église désertée par le cortège officiel comme pour communier un tant soit peu avec les milliers de gens bouleversés qui les ont précédés.

Ils n'iront pas ce jour-là au cimetière de Ben M'Sick, ils iront se recueillir sur la tombe du champion quelques semaines plus tard, lorsque la pierre tombale avec la statue en forme de gant de boxe sera posée.

Quelques années plus tard, Édith Piaf viendra à Casablanca, chanter dans les arènes tauromachiques du boulevard d'Anfa qui ont été détruites maintenant. Sylvain qui assistera à l'un des deux concerts qu'elle a produits pour ses fans maroquins, se souviendra aussi longtemps de cette soirée, surtout quand la même Piaf va faire une petite annonce avant d'interpréter sa chanson fétiche.

« Mesdames et messieurs, je vais avoir l'honneur d'interpréter maintenant pour vous et en mémoire d'un grand champion trop tôt disparu que vous avez bien connu et qui restera toujours présent dans nos mémoires. Je remercie tous les habitants de cette ville pour l'accueil qu'ils m'ont réservé, sachez qu'il y aura toujours dans mon cœur un petit coin pour Casablanca. Voici une chanson que j'ai écrite avec Louiguy : *La vie en rose*. »

Un tonnerre d'applaudissements a couvert les derniers mots de l'artiste et il a fallu plusieurs minutes avant que l'orchestre puisse attaquer les premières mesures de l'intro.

« *Des yeux qui font baisser les miens,
Un rire qui se perd sur sa bouche...* »

Alors de cette arène archi comble, il monte presque la même émotion que Sylvain avait ressentie quelques années auparavant.

Après cette chanson, et malgré son désir de quitter la scène, épuisée par deux heures de spectacle ininterrompu, Édith est obligée de bisser sa chanson.

Enfin après une ovation à tout rompre, la foule scande le titre d'une autre chanson que la grande artiste n'a pas voulu interpréter pour des raisons que Sylvain n'a pas comprises sur le moment.

Puis, en désespoir de cause, sous les vivats, les applaudissements saccadés, les coups de pieds martelés en cadence et après que le silence soit difficilement revenu elle attaque à la suite de l'orchestre :

*« Le ciel bleu sur nous peut s'effondrer,
Et la terre peut bien s'écrouler,
Peu m'importe si tu m'aimes,
Je me fous du monde entier,*

*Tant qu'l'amour inondera mes matins
Tant qu'mon corps raidira sous tes mains,
Peu m'importe les problèmes,
Mon amour puisque tu m'aimes*

*J'irais jusqu'au bout du monde,
Je m'f'rais teindre en blonde,
Si tu me le demandais,
J'irais décrocher la lune,
J'irais voler la fortune,
Si tu me le demandais,*

*Je renierais ma Patrie,
Je renierais mes amis,
Si tu me le demandais,
On peut bien rire de moi,
Je ferais n'importe quoi,
Si tu me le demandais,*

*Si un jour la vie t'arrache à moi,
Si tu meurs que tu sois loin de moi,
Peu m'importe si tu m'aimes,
Car je mourrais aussi
Nous aurons pour nous l'éternité
Dans le bleu de toute l'immensité
Dans le ciel, plus de problèmes,
Mon amour crois-tu qu'on s'aime ?*

Dieu réunit ceux qui s'aiment »

L'hymne à l'Amour de Élise Monnot et Édith Piaf.

À la fin de la chanson, la grande artiste est portée plus que accompagnée par ses musiciens pour sortir de scène. Elle est épuisée, elle va mettre plusieurs jours à s'en remettre avant de reprendre l'avion pour regagner Paris.

En fait, c'est beaucoup plus tard que Sylvain comprendra le sens de ce qu'il avait vécu par deux fois, en allant voir le film de Claude Lelouch : *Édith et Marcel*.

Il apprit en même temps la liaison qu'avaient eue ces deux monstres sacrés. Il comprit aussi que comme le public d'adultes qui lui, était au courant, le passage de la chanson d'Édith Piaf, au moment où avançait le cercueil de son amant,

avait déclenché chez ces gens simples, déjà bien au courant des informations *people*. Il avait bien sûr fait immédiatement le rapprochement.

Quant à la prestation de l'artiste dans les arènes bondées, tout le monde attendait non seulement la chanson préférée du champion abattu, mais aussi la seconde qu'Édith avait commandé en souvenir de son amoureux.

La femme de Marcel Cerdan, Marinette, a toujours reçu de la part des Casablancais les marques d'affection qu'elle a toujours méritées grâce à la dignité dont elle a fait preuve tout au long de la liaison de son mari avec la grande Édith. Tout un chacun s'est toujours fait un devoir de respecter cette femme admirable qui n'a jamais fait état de sa douleur dans la presse à scandale.

Pendant des années, elle a tenu le célèbre bar Marcel Cerdan du boulevard de Lorraine à Casablanca. Bar qui était pratiquement comble chaque soir, les Casablancais n'ayant jamais oublié leur magnifique champion boxeur.

SOMMAIRE

Chipeaux

« Allo ? Le *gonio* du Camp-Cazes ?

— Oui, Madame !

— Élise Delavigne à l'appareil.

— Ah ! oui, bonjour madame Delavigne, Lucien Michaud à l'approche. Que puis-je faire pour vous ce soir ?

— Mon mari arrive d'Orly par le DC4 d'Air France, pouvez-vous me prévenir de son arrivée s'il vous plaît ?

— Bien sûr, Madame, je vous appelle dès que je l'ai en contact.

— Merci monsieur Michaud, à tout à l'heure. »

Dialogue un peu surréaliste à notre époque et pourtant à cet instant de la fin des années quarante, les voyageurs aériens sont encore rares et dans cette ville où tout le monde se connaît, il est naturel de rendre un petit service à l'épouse d'un grand dirigeant d'entreprise, d'autant plus qu'à chaque fin d'année, les bouteilles de champagne sont distribuées avec générosité.

Donc, que ce soit les agents des compagnies aériennes ou des autres institutions de l'aéroport, personne n'hésite à rendre service surtout qu'en l'occurrence, un petit coup de téléphone ne coûte pas grand-chose, la charge de travail laisse quelque temps libre !

À 16 h 30, le téléphone sonne.

« Madame Delavigne ? L'avion de votre mari se pose dans quarante minutes.

— Merci, monsieur Michaud, j'arrive tout de suite. »

À 17 h 10, le quadrimoteur s'immobilise sur le parking situé devant l'aérogare, encore en bois à l'époque, et coupe ses moteurs, recréant en un instant un moment de silence et donc de bonheur.

Le courrier régulier de Paris est assuré par un DC4. Avec la « crevette » peinte de chaque côté du fuselage, le fameux hippocampe ailé, hérité de la compagnie Air Orient qui fût, avec quelques autres, à l'origine d'Air France en 1933, lorsque le gouvernement du Front populaire décida la nationalisation des sociétés aériennes balbutiantes, la machine a fière allure.

De chaque côté de la cellule, deux ailes supportent chacune deux moteurs Pratt et Whitney de mille quatre cent cinquante chevaux. À pleine puissance de décollage, le bruit engendré par ces engins de propulsion est assourdissant.

Pendant le vol, le bruit entendu à l'intérieur de la cabine est lancinant et abrutissant. Il faut à chaque fois que l'on veut communiquer, hausser la voix pour couvrir le bruit infernal généré par les moteurs à piston.

Le confort à cette époque n'a rien à voir avec ce que l'on est en droit d'attendre des modernes courriers à réaction. Il faut avoir le cœur bien accroché pour résister pendant cinq à sept heures aux trous d'air qui jalonnent les routes aériennes au beau milieu des nuages. En effet, les vols s'exécutent dans les moyennes couches de l'atmosphère et lorsque l'on traverse ou frôle les orages, l'avion se met à sauter en l'air puis à retomber lourdement provoquant du remue-ménage dans les corps. Souvent l'estomac au bord des lèvres, les passagers

prient pour que la torture s'arrête rapidement avant de rendre l'âme.

Lorsque le repas arrive, porté par des hôteses et des stewards souriants, on se retrouve avec sur les genoux un carton qui contient invariablement un morceau de poulet en gelée que l'on s'empresse d'avalier entre deux soubresauts de l'avion livré au bon vouloir des vigoureuses turbulences atmosphériques...

L'équipage a coupé les moteurs, après avoir été invité à stopper la machine sur l'emplacement prédéterminé, guidé par un assistant de piste muni de deux sortes de raquettes de ping-pong qu'il agite en fonction de la direction dans laquelle il a décidé que devrait aller l'avion. Un sentiment de bonheur intégral envahit à ce moment les passagers, heureux d'être encore arrivés entiers à destination. Le silence et l'absence de mouvements désordonnés sont ressentis comme un soulagement suprême.

À cette époque, il n'était pas question de récrimination pour quelques minutes de retard. Seul le fait d'être arrivé à bon port importait pour les courageux clients du transport aérien.

Roger Delavigne sort dans les premiers et se retrouve rapidement devant la banquette de douane pour attendre que ses bagages soient disposés devant lui afin de subir la visite du douanier qui constatera qu'il n'apporte pas de marchandises prohibées.

Élise, par la grâce des agents de la Compagnie a rejoint son époux pour le serrer dans ses bras dès qu'il a franchi la porte qui sépare le parc de stationnement avion du bâtiment mal isolé qui sert d'aérogare pour l'accomplissement des formalités de départ et d'arrivée.

Après quelques minutes d'attente, un petit convoi automobile se présente de l'autre côté de la banquette. Piloté avec maestria par un agent en uniforme de manutentionnaire, un petit tracteur poussif tirant trois chariots chargés de valises de toutes marques étiquetées CAS, le code trois lettres de Casablanca, pour destination finale, vient se ranger derrière la banquette de livraison.

Aussitôt, surgissant de leur bureau, quatre douaniers, munis d'une craie de couleur, se positionnent derrière les hommes chargés de récupérer les talons attestant la propriété des colis auprès des voyageurs pressés d'en finir avec ces formalités désuètes.

Mais il faut ouvrir toutes les valises pour permettre aux gabelous de fouiller dans les tréfonds, pour rechercher les articles taxables.

Roger qui est bien connu des douaniers n'a pas trop longtemps à attendre, la fouille de ses affaires est expédiée en deux temps trois mouvements et le fonctionnaire lui inscrit le code du jour sur chaque colis afin qu'il puisse prouver qu'il a satisfait aux formalités au moment de franchir la porte frontière...

Élise est de retour à la villa vers dix-huit heures, avec son mari Roger. Pendant ce temps, son frère André est revenu du travail. Ce soir, ils ne sont pas de sortie, ils vont passer la soirée à papoter dans le salon en prenant le café, servi par un employé de maison marocain bien stylé, après le dîner, comme c'est parfois le cas certains soirs dans ces années qui ont suivi la guerre.

Ils ont de nombreux amis dans la bonne société casablancaise de l'époque. On ne parle pas encore d'indépendance

dans ce pays qui vit depuis 1912 sous le protectorat de la France pour la plus grande portion et de l'Espagne pour la partie nord d'une part et pour le Rio Del-Oro, au sud du pays d'autre part. Ce dernier territoire sera libéré dans les années soixante-dix après la célèbre Marche verte qui, conduite par le Roi Hassan II, va enflammer le peuple marocain, au grand désarroi des Sahraouis, qui pensaient qu'à cette occasion ils pourraient obtenir leur autonomie.

Après les années Lyautey, le Maroc a vu se succéder des Résidents généraux qui ont été chargés « d'aider » le Sultan à gouverner. En réalité, il y avait deux administrations dans ce pays, l'une le Maghzen, une réminiscence de la féodalité qui d'ailleurs perdurera bien après l'Indépendance. C'est une organisation entièrement dirigée depuis le Palais royal. Les ministres sont tous désignés par le souverain. Leur but, se remplir les poches le plus rapidement possible, grâce à la corruption qui règne en maître.

L'autre administration, celle de la résidence, composée de fonctionnaires français était chargée de la partie développement économique du pays. Mise en place par le Maréchal Lyautey, lorsque la Société des Nations a confié le protectorat aux deux pays européens.

Tous les services étaient dirigés par des hommes de confiance, chargés d'établir les dahirs qui étaient présentés au souverain chérifien pour signature.

Cette administration qui pour l'ensemble était composée d'hommes et de femmes de valeur et de grande probité n'en avait pas moins pour but de privilégier les intérêts de la France.

Cette organisation aida au développement du pays qui sera au moment de l'indépendance un des plus prospères pays

africains avec ses villes ultramodernes, un peu à l'image des citées californiennes, striées de larges boulevards à plusieurs voies séparées par des terre-pleins engazonnés et plantés de palmiers géants toujours parfaitement entretenus comme sur les avenues de Beverly-Hill.

Pendant ce temps, les affairistes de tous poils se remplissaient les poches en faisant, avec la complicité des grands féodaux marocains qui prendront la suite en 1956, beaucoup d'argent avec l'aval des autorités marocaines.

Des colons qui exploitaient d'immenses propriétés agricoles développèrent une agriculture moderne grâce à un matériel venu des États-Unis et d'Europe. Un comportement mitigé là aussi. Si beaucoup ont été des patrons sociaux qui alphabétiseront leur personnel, et créeront des villages confortables avec écoles et mosquées, d'autres vont se conduire comme des ordures et des négriers, ils vont faire *suer le burnous*.

Enfin, quelques petits agriculteurs européens, pauvres et travailleurs, exploitants de petites fermes qui suffisaient à peine à subvenir à leurs besoins, seront « remerciés » par les gouvernements issus de l'indépendance, qui leur alloueront quelque menue monnaie en échange de la nationalisation de leurs terres. Ces rachats n'ont été possibles que pour les terres non issues des lots de colonisation, c'est-à-dire des parcelles trouvées en déshérence en 1912 et au fur et à mesure de la conquête du pays, et attribuées à des colons européens. Il a fallu que les propriétaires prouvent qu'ils avaient acheté les terres qu'ils ont exploitées durant leur présence dans le pays pour être un *chouïa* indemnisés.

Quelques-uns de ces paysans vont perdre la vie pendant les émeutes qui ont accéléré l'accès à l'indépendance. Ils seront

égorgés avec toute leur famille sans aucun respect de la personne humaine, par des fanatiques assoiffés de sang et rendus furieux par le comportement esclavagiste de certains gros colons. Bref tout ce monde-là vivait en bonne harmonie sauf quelques pauvres Marocains qui ne pouvaient participer à la grande orgie économique où qui n'en ramassèrent que quelques miettes en étant au service de ces étrangers qui sans vraiment les exploiter les utilisaient sans vergogne en les rémunérant avec des salaires de misère. Il est vrai que la vie n'était pas très chère et que lorsque l'on avait un emploi chez un *roumi* (un chrétien), on pouvait nourrir sa famille, ce qui était bien le minimum.

Donc Élise et son mari, arrivés en 1929, poussés par la crise économique qui sévissait en Europe, n'ont pas trop mal réussi dans ce Maroc, pays de cocagne pour ceux qui n'ont pas les mains dans leurs poches. Roger, tourneur fraiseur de formation, a commencé par trouver un emploi de frigoriste chez le représentant de la marque Frigidaire. Il va ainsi parcourir le Maroc dans les années trente pour installer les chambres froides des hôtels et des cafés qui poussent comme des champignons à cette époque. Il va changer de société pour devenir responsable de chantier dans l'entreprise Pradères frères qui a obtenu le marché de l'assainissement et de l'adduction d'eau de la ville de Casablanca. Ainsi Roger va participer à la mise en place d'un immense réseau d'égouts et de canalisations d'eau potable qui bien sûr est encore en service soixante-dix ans après.

Par la suite il va prendre du galon, il va tester plusieurs sociétés avant de créer lui-même son entreprise. Comme la

métropole est friande des produits de l'agriculture marocaine et que le commerce des primeurs se développe à grande vitesse entre l'Afrique du Nord et l'Europe, Roger va créer une société d'import-export qui a été notée au registre du commerce de Rabat le 1^{er} septembre 1939... Dommage !

Après la guerre, il fait la connaissance d'un homme d'affaires qui va le propulser responsable de ses bureaux en Afrique. Roger va ainsi voyager en permanence par avion entre Paris, Casa, Alger, Tunis et Dakar. Il aura à en raconter des histoires d'avions, toujours avec l'humour à froid qui le caractérise. Il a fait sienne la définition du transport aérien qui est peut-être encore d'actualité en ce début du vingt et unième siècle : « L'avion est un moyen de transport rapide pour des gens qui ne sont pas pressés ! »

Il a même eu une fois une aventure peu commune.

Il doit prendre le DC3 d'Aigle Azur pour Alger, départ à quatre heures du matin.

Il se réveille à quatre heures et malgré son retard, il se précipite au Camp-Cazes une demi-heure plus tard d'où il voit s'envoler son avion.

De retour chez lui après avoir fait changer son billet par l'escale Air France, il se prépare à prendre le vol du soir quand vers 14 heures, il reçoit un coup de fil d'un agent du terrain.

« Monsieur Delavigne ? N'ayez pas de regret d'avoir raté votre avion ce matin, il vient de s'écraser au décollage de Fez, il n'y a aucun survivant. »

Mais Roger, c'est aussi un bon vivant et de retour à Casa, les soirées de réceptions se succèdent chaque semaine. Il reçoit beaucoup, son épouse est une très bonne maîtresse de

maison. Leur villa de trois étages que Roger a fait construire sur la colline de Mers Sultan est parfaite pour cela. Une salle à manger qui peut accueillir sans gêne aucune, une vingtaine de convives, un ensemble de salons spacieux, aérés et confortables, une immense cuisine et un office fonctionnel, complétés par des dépendances judicieusement aménagées permettent à un personnel bien formé au style digne des meilleurs *butlers* anglais, d'effectuer le service aux invités avec des mets de qualité qui font l'envie des amis du couple. On se souviendra longtemps des soirées de la Chandeleur, quand quelques patrons de sociétés venaient faire sauter les crêpes avec une pièce d'or dans la main en priant le Bon Dieu (ou le diable !), que cela leur porte chance !

Élise, après avoir été dans les années 20, mannequin à Paris dans plusieurs maisons de haute couture de renom, a créé sa propre entreprise de confection féminine à Casa. Cette dernière est le lieu de rencontre des jeunes femmes les mieux habillées du Maroc.

Comme dit Roger en riant aux éclats :

« Élise, tu couds très lentement les robes que ces ravissantes femmes vont se faire un plaisir de retirer beaucoup plus rapidement pour leurs amants ! »

C'est vrai qu'il ne faut pas être pressé lorsque l'on vient chez Élise Delavigne. Elle a tellement de succès que ses 18 ouvrières ne suffisent pas à la tâche et dans ces années où la loi des 35 heures n'est pas à l'ordre du jour, nombreuses sont les nuits blanches qu'Élise passe avec son personnel afin de terminer les robes qui vont ensuite habiller les plus belles femmes du Maroc. Que de veilles de fêtes passées à coudre,

à rire et à chanter, que de nuits blanches passées pour que les livraisons soient effectuées à temps dans la matinée suivante !

Souvent le couple se réunit avec ses amis pour entamer des parties de bridge contrat chez les uns ou chez les autres, au grand dam de leur fille aînée qui vit très mal ces sorties qui l'obligent à rester seule sous la garde de sa gouvernante pendant des soirées entières. Elle ne leur pardonnera jamais. Surtout que grandissante, elle va se voir enfermer dans des pensionnats, de luxe certes, mais quand même des prisons pour une adolescente, et situés loin, très loin, en France, à plusieurs jours de bateau du Maroc. Quel gâchis !

Ainsi donc, ce soir pour une fois, Élise et Roger partagent la soirée en famille avec André le frère d'Élise. Les deux beaux-frères sont en plus de joyeux copains qui se connaissent depuis leur plus jeune âge et bien sûr partagent souvent des plaisirs communs comme les soirées chez leur ami Collet, négociant en gros de graines de toutes sortes qui a eu un passé de noceur et qui reçoit chez lui le monde des affaires et les politiques de tout bord. C'est chez lui que Roger fera connaissance de son futur patron à la fin de la guerre, celui qui va le lancer dans les affaires et dans les voyages.

Chez monsieur Collet, le couple va rencontrer un homme étonnant, ancien ministre de l'Intérieur du vieux maréchal réfugié à Vichy après la « brillante » campagne militaire de 1940, ancien ambassadeur de France, l'ambassadeur Marcel Peyrouton. Homme de grande classe et de grande culture, il est l'auteur d'un livre passionnant *Du service public à la prison commune*, où il va décrire son odyssée avec beaucoup d'humour et une certaine dose d'acrimonie à l'encontre des équipes qui ont remplacé le régime de Vichy.

Accusé de collaboration à la fin de la guerre l'ambassadeur Peyrouton sera blanchi par la justice, car il avait démissionné assez tôt, lorsque le chef de l'État avait rappelé Pierre Laval au gouvernement. Retiré au Maroc, il deviendra administrateur de l'Omniun nord-africain, le groupe financier qui a construit le Maroc moderne et qui existe toujours, étant encore l'organisme de gestion des participations dans de nombreuses sociétés franco-marocaines.

Mais ce dernier n'y est pas le seul homme politique. On y croise aussi d'anciens ministres de la III^e République, et aussi de vieilles culottes de peau, sabreurs de salon, vieilles *ganaches* mises en demi-solde à cause de leur incompétence notoire au service de l'Armée.

Enfin quelques fonctionnaires, remerciés pour n'avoir pas su choisir le bon camp ou de n'avoir pas vu le vent tourner dans les années terribles de la collaboration, viennent compléter le plateau.

Ces hommes ont en commun un sens du récit, et même s'ils se donnent souvent le beau rôle dans leur déchéance, ils n'en restent pas moins de formidables conteurs qui savent captiver leur auditoire lorsque la nuit est bien avancée et que les vapeurs d'alcool les poussent à la grandiloquence. Ils racontent avec force détails, leurs aventures au service du pays durant ces temps très troublés ou il ne fallait pas trop se tromper de camp, si on ne voulait pas se retrouver au banc de la société, au moment de la libération arrivée dans les malles des armées US et anglaises.

Enfin de ces réunions, il en sort parfois quelques invitations pour des embauches éventuelles, mais en fait on ne vient pas chez Collet pour trouver un emploi. On y vient pour parler politique, courses de chevaux et de lévriers, et surtout de jolies

femmes. Bref des choses sans importance, mais qui font l'agrément de la vie.

« Alors Élise, as-tu pensé à faire réviser ta voiture ? questionne Roger.

— Oui, je suis allée au garage Chipeaux, et figure-toi qu'il m'a bien fait rire. En arrivant, il était habillé de son bleu de travail, couvert de cambouis. Je lui parle des problèmes du moteur qui tourne mal après quelques instants de fonctionnement. Chipeaux me dit que pour savoir d'où ça vient, il faut qu'il fasse un essai sur la route. Comme je lui demande que la réparation soit assez rapide, il me propose de venir avec moi pour procéder aux essais. Apercevant ma moue devant sa tenue, il se met à rire et d'un geste vif, il se dépouille de son bleu et apparaît en tenue de ville. »

À cet instant Élise qui mime la scène, se lève en riant et fait le geste de retirer une cote de travail. Mais dans sa précipitation, elle laisse tomber le tricot qu'elle était en train de confectionner. L'aiguille libre tombe par terre, la boule en premier. Pendant quelques instants cet outil va se tenir debout et quand Élise fait retomber sa jambe droite qu'elle avait laissée suspendue en l'air pendant sa séance de mime, son pied vient s'embrocher sur la grosse aiguille en aluminium. Devant les yeux exorbités de son mari et de son frère, l'aiguille fait sa réapparition sur le dessus du pied.

Dans l'instant, Élise ne sent rien, elle regarde les deux hommes qui viennent de se lever d'un bond.

« Élise ne bouge pas, lui dit doucement Roger pour ne pas l'affoler, on s'occupe de toi, cela ne sera rien. »

Déjà, André téléphone à la clinique, explique au médecin de garde la situation et déclare qu'il s'occupe d'amener la blessée en voiture.

Roger pendant ce temps a pris sa femme dans ses bras et tout en la rassurant, il descend l'escalier et arrive au garage en même temps qu'André qui vient d'attraper au vol les clés de la Chevrolet.

En ouvrant la portière, l'aiguille géante heurte le bas de caisse provoquant un petit cri de douleur chez Élise. Elle semble prendre conscience à ce moment qu'elle a une belle écharde dans le pied. Heureusement le morceau de métal brillant a traversé la chair, mais n'a pas touché les petits os nombreux à cet endroit.

Le temps de sortir la voiture du garage en marche arrière, de faire demi-tour pour se rendre à la clinique distante seulement de 500 mètres, Élise se met à gémir, la blessure commence à lui faire mal.

Heureusement, la clinique est là. Devant la porte, deux infirmiers attendent la blessée. Ils la sortent avec précaution de la spacieuse voiture et l'allongent sur un brancard...

Quelques jours plus tard, Élise complètement rétablie se retrouve avec ses deux compères, et c'est en riant qu'ils évoquent la scène, tout en dégustant une coupe de champagne.

Fin

Aigrefeuille-d'Aunis, avril 2015.

SOMMAIRE